

Diana Gabaldon

OUTLANDER

Le talisman



La série
événement
aux USA



OUTLANDER

LIVRE-2

Le talisman

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Outlander, livre 1
Le chardon et le tartan

DIANA
GABALDON

OUTLANDER

LIVRE-2

Le talisman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*



Précédemment paru aux Éditions J'ai lu en deux volumes :

Le talisman
Les flammes de la rébellion

Titre original :
DRAGONFLY

© Diana Gabaldon, 1992

Pour la traduction française :
© Presses de la Cité, 1996

*À mon mari, Doug Watkins,
pour m'avoir fourni la matière première.*

Prologue

Par trois fois, je me suis réveillée dans la pénombre des premières heures de l'aube : d'abord, la gorge nouée par le chagrin ; ensuite, le sourire aux lèvres ; et enfin, le cœur écrasé par une terrible solitude. La première fois, je me suis réveillée lentement, les joues baignées de larmes, oppressée par le sentiment d'une perte irréparable. J'ai enfoui mon visage dans l'oreiller trempé, comme on cherche le réconfort d'un linge humide sur son front fiévreux, et je me suis laissée glisser sur la rivière salée de l'affliction, vers les profondeurs souterraines du sommeil.

La deuxième fois, je me suis réveillée en sursaut, agitée par une jouissance féroce, le corps tendu comme un arc, les reins cambrés par l'agonie exquise de l'union physique. Je sentais encore la chaleur de son corps sur le mien, se diffusant jusqu'au bout de mes artères, tandis que des vagues de plaisir irradiaient de mes entrailles. J'ai refoulé la conscience, me retournant entre mes draps à la recherche de l'odeur chaude et épicée d'un homme au désir repu, et je me suis blottie dans les bras rassurants de mon amant, le sommeil.

La troisième fois, je me suis réveillée seule, hors de portée du chagrin ou de l'amour. La vision des menhirs était encore fraîche dans mon esprit : un petit cercle de pierres dressées au sommet d'une colline verdoyante. Cette colline s'appelle Craigh na Dun : la colline aux fées. Certains la prétendent enchantée, d'autres affirment qu'elle est maudite. Tous ont raison, mais tous ignorent encore la fonction exacte de ces pierres dressées.

Tous... sauf moi.

PREMIÈRE PARTIE

À travers un miroir de larmes

Inverness, 1968

Une visite fortuite

ROGER WAKEFIELD ÉTAIT PLANTÉ au milieu de la pièce, ne sachant par où commencer. Non qu'il se sentît seul, loin de là : autour de lui était rassemblé un énorme bric-à-brac de souvenirs de famille, de paperasserie et d'objets hétéroclites glanés on ne sait où. Le bureau était saturé de tables prêtes à s'écrouler sous les papiers, de lourds fauteuils victoriens garnis de têtes brodées, de coussins au point de croix et de toiles indiennes, et de petits tapis jetés sur le parquet ciré, prêts à se dérober sournoisement sous un pied innocent. Et encore ! Ce n'était là que l'une des douze pièces pleines à craquer de meubles, de vêtements et de dossiers. Sans compter les livres, encore des livres, rien que des livres...

Trois des murs du bureau étaient tapissés d'étagères qui ployaient sous le poids des livres. Des romans policiers aux jaquettes bon marché étaient empilés en hautes colonnes instables et colorées au pied de rangées serrées d'éditions de luxe reliées en agneau. Des albums illustrés étaient écrasés entre les volumes rares arrachés à l'oubli sur les étals de bouquinistes. Et, tout autour, pointaient les bords écornés et jaunis de milliers de pamphlets, de brochures, de tracts et de manuscrits brochés à la main.

Le reste du presbytère était à l'avenant. Il n'y avait pas une surface plane qui ne soit encombrée de livres et de papiers. Dans toutes les pièces, armoires et placards menaçaient d'exploser sous

la pression. Il faut dire que le révérend Reginald Wakefield, défunt père adoptif de Roger, avait mené plus de quatre-vingts ans d'une existence bien remplie, au cours de laquelle il semblait n'avoir jamais rien jeté.

Roger eut une envie soudaine de prendre ses jambes à son cou, de se jeter dans son Austin Mini et de rentrer en trombe à Oxford, abandonnant la maison où il avait grandi à la merci des intempéries et des voyous.

« Pas de panique, mon vieux ! Ce n'est pas la mer à boire. Les livres, c'est ce qu'il y a encore de plus facile à trier. Ensuite, il suffira d'appeler des déménageurs qui se feront un plaisir de tout embarquer. Il leur faudra sans doute un cinq tonnes, mais c'est leur affaire, après tout. Quant aux vêtements, pas de problème : l'Armée du Salut prendra le tout. »

Il se demanda ce que ferait l'Armée du Salut d'un lot de costumes trois pièces en serge grise datant de la dernière guerre, mais les sans-abri étaient sans doute moins difficiles. Il sentit un peu de son courage lui revenir. Le département d'Histoire de l'université d'Oxford lui avait accordé un mois de congé pour régler la succession du révérend. Peut-être que cela suffirait. Dans ses pires moments de découragement, il lui semblait qu'il en aurait pour des années.

Il s'approcha de l'une des tables et tourna entre ses mains une bonbonnière en porcelaine. Elle était remplie de *gaberlunzies* en plomb, insignes rectangulaires que les paroisses distribuaient aux vagabonds au XVIII^e siècle, et qui les autorisaient à mendier sur leur territoire. Près de la lampe se trouvaient une collection de flacons en grès et une tabatière en corne incrustée d'argent. Qu'en faire ? Léguer le tout à un musée ? Qui serait intéressé ? Passionné par l'histoire de sa région, le révérend avait fait du XVIII^e siècle son terrain de prédilection et la maison regorgeait d'objets et de documents liés aux mouvements jacobites¹.

Roger caressa du bout des doigts l'inscription gravée sur le couvercle de la tabatière : *Diacres et Trésoriers de la Corporation des*

1. Durant tout le XVIII^e siècle, une agitation jacobite persista en Écosse, en faveur du rétablissement de Jacques II Stuart sur le trône anglais, puis de Jacques III et du fils de ce dernier, Charles-Édouard. (*N.d.T.*)

Tailleurs de Canongate, Édimbourg, 1726. Pourquoi ne pas garder pour lui certains des bibelots les plus précieux du révérend?... Il se reprit aussitôt, secouant la tête d'un air résolu.

— Pas question ! C'est comme ça qu'on finit clochard !

On commençait toujours par conserver quelques objets auxquels on accordait sottement une valeur sentimentale, puis on en rajoutait d'autres, et d'autres encore, se prenant au jeu du collectionneur. Bientôt, on ne pouvait plus se séparer de rien, et on vivait au milieu d'un véritable capharnaüm accumulé de génération en génération.

— Et arrête de marmonner tout seul comme un vieux garçon ! bougonna-t-il entre ses dents.

L'image du capharnaüm associée à celle des générations venait de lui rappeler le garage, et il sentit son courage l'abandonner de nouveau. Il avait été adopté par le révérend, en fait son grand-oncle, à l'âge de cinq ans, après avoir perdu sa mère lors des bombardements sur Londres, puis son père, abattu dans son avion quelque part au-dessus de la Manche. Avec sa manie de tout conserver, le révérend avait entassé tous les effets des parents de Roger dans le garage, dans un amoncellement de caisses et de malles. Personne n'y avait touché depuis au moins vingt ans.

À l'idée de devoir fouiller ces vieux souvenirs, Roger laissa échapper un gémissement.

— Tout, mais pas ça !

Il ne s'agissait pas vraiment d'une prière, mais son souhait fut néanmoins exaucé, car on sonna à la porte.

Par temps humide, c'est-à-dire toujours, le bois de la porte d'entrée avait tendance à gonfler, et Roger dut s'y reprendre à deux fois avant de l'ouvrir brutalement dans un crissement sinistre. Une femme d'une quarantaine d'années se tenait sur le seuil.

— Bonjour, madame, que désirez-vous ?

Elle était très jolie. De taille moyenne, elle était fine et vêtue de blanc, avec d'épaisses boucles châtaines rassemblées en un chignon flou. Mais le plus frappant chez elle, c'était ses yeux extraordinaires : exactement la couleur du vieux cognac.

Elle le regarda de bas en haut d'un air amusé, et le dévisagea avec un grand sourire.

— Je sais que c'est idiot à dire, mais c'est fou ce que vous avez grandi, Roger !

Celui-ci sentit aussitôt ses joues rosir. L'inconnue se mit à rire et lui tendit la main.

— Vous êtes bien Roger, au moins ? Claire Randall... je suis une vieille amie du révérend. La dernière fois que je vous ai vu, vous n'aviez que cinq ans.

— Euh... Vous étiez une amie de mon père ? Alors vous avez sans doute appris...

Le sourire éclatant s'effaça aussitôt.

— Oui, j'ai été désolée d'apprendre la triste nouvelle. Le cœur, n'est-ce pas ?

— Oui. Il est parti d'un seul coup. J'arrive justement d'Oxford pour mettre un peu d'ordre dans... tout ça.

Il balaya le vestibule derrière lui d'un geste de la main.

— Si je me rappelle bien le bureau de votre père, vous en avez au moins pour jusqu'à Noël prochain !

— Dans ce cas, on devrait peut-être laisser monsieur tranquille, déclara une voix douce derrière l'intruse.

— Oh, pardon, chérie, je t'avais oubliée ! dit Claire.

Elle s'écarta, révélant une jeune fille restée quelques pas en arrière sous le porche.

— Roger Wakefield... ma fille, Brianna.

Brianna Randall le salua d'un petit signe de tête, esquissant un sourire timide. Roger la fixa un long moment sans rien trouver à dire, puis se rappela les bonnes manières.

Il recula précipitamment d'un pas et ouvrit la porte en grand, se demandant soudain depuis combien de temps il n'avait pas changé de chemise.

— Mais non, mais non, pas du tout ! s'écria-t-il. Justement, je cherchais un prétexte pour ne pas me mettre au travail. Entrez, je vous en prie.

Il les conduisit dans le bureau du révérend. S'effaçant sur le seuil de la pièce pour les laisser passer, il remarqua qu'en plus d'être plutôt jolie, la Brianna en question était une des filles les plus grandes qu'il ait jamais vues d'aussi près. Elle devait approcher le mètre quatre-vingts, déduisit-il en la voyant passer de justesse sous

le linteau de la porte. Lui emboîtant le pas, il bomba inconsciemment le torse et manqua de se cogner la tête contre la poutre.

— J'aurais aimé pouvoir venir plus tôt... commença Claire Randall en s'enfonçant dans la bergère.

La grande baie vitrée, qui occupait le quatrième mur du bureau, inondait la pièce de lumière, et les rayons du soleil projetaient des reflets dorés dans la coiffure de sa visiteuse. Une longue mèche s'échappa de son chignon et elle la remit en place machinalement.

— À vrai dire, j'avais prévu de venir l'année dernière, mais j'ai été retenue à Boston par une urgence à l'hôpital... C'est que je suis chirurgien, expliqua-t-elle.

L'air surpris de Roger la fit sourire, mais elle poursuivit imperturbablement :

— Je l'ai regretté d'autant plus quand j'ai appris la mort de votre père. J'aurais tellement aimé le revoir !

Roger n'osa pas leur demander pourquoi elles étaient venues aujourd'hui, sachant que le révérend était mort.

— Vous êtes ici en vacances ? s'enquit-il.

— Oui. Nous avons débarqué à Londres, puis nous avons loué une voiture pour monter jusqu'ici.

Se tournant vers sa fille avec un sourire attendri, Claire ajouta :

— Je voulais que Bree connaisse son pays. À entendre son épouvantable accent américain, on a du mal à le croire, mais c'est une Anglaise de pure souche, comme moi, même si elle n'a jamais vécu ici.

— Vraiment ?

Roger lança un regard vers Brianna. Effectivement, elle ne faisait pas très anglais : mis à part sa taille, elle avait une épaisse chevelure rousse qui lui tombait en cascade sur les épaules et un visage aux traits anguleux, avec un nez un brin trop long.

— Je suis née aux États-Unis, expliqua-t-elle. Mais mon père et ma mère sont... je veux dire, *étaient* tous les deux anglais.

— Étaient ?

— Mon mari est décédé il y a deux ans, précisa Claire. Vous l'avez connu, je crois... Frank Randall.

— Frank Randall ! Mais bien sûr !

Roger se frappa le front et se sentit rougir en entendant Brianna glousser de rire.

— Vous devez me prendre pour un idiot ! s'excusa-t-il, mais je viens enfin de comprendre qui vous étiez.

Le professeur Randall était un éminent historien et un grand ami du révérend. Les deux hommes avaient entretenu toute leur vie une étroite correspondance, échangeant documents et informations sur les jacobites. Mais une bonne dizaine d'années s'étaient écoulées depuis la dernière visite de Randall.

— Vous comptez sans doute faire le tour des sites historiques de la région ? demanda Roger. Êtes-vous déjà allées à Culloden¹ ?

— Pas encore, répondit Brianna. Nous projetons d'y faire un saut cette semaine.

— Pour cet après-midi, nous avons loué les services d'un guide qui doit nous promener sur le loch Ness, ajouta sa mère. Demain, nous pousserons peut-être jusqu'à Fort William, à moins que nous n'allions faire du lèche-vitrines à Inverness. C'est fou ce que la ville s'est développée depuis ma dernière visite !

— C'était il y a longtemps ?

Roger se demandait s'il devait proposer de leur faire visiter quelques sites. Il n'en avait guère le temps, mais cela aurait sans doute fait plaisir au révérend. Il avait eu une grande affection pour son ami Frank. En outre, une balade en voiture jusqu'à Fort William en compagnie de deux jolies femmes était une perspective nettement plus séduisante que le tri du garage, qui figurait en deuxième position sur sa liste de corvées.

— Oh, il y a plus de vingt ans, soupira Claire Randall... une éternité !

L'accent ému dans sa voix surprit Roger qui leva les yeux vers elle. Elle souriait toujours.

— Eh bien... se hasarda-t-il. Si je peux faire quelque chose pour vous pendant votre séjour dans les Highlands...

1. En 1746, la bataille de Culloden, perdue par Charles-Édouard Stuart (Bonnie Prince Charlie) au profit des troupes anglaises et unionistes, met fin aux espoirs de rétablissement des Stuarts sur les trônes d'Angleterre et d'Écosse. (*N.d.T.*)

Le sourire de Claire se figea et une lueur d'intérêt brilla dans ses yeux. C'était l'occasion qu'elle attendait. Elle lança un regard interrogateur à sa fille, et se tourna de nouveau vers lui.

— Puisque vous le proposez si gentiment... commença-t-elle.

— Maman ! la coupa Brianna en se raidissant dans son fauteuil. On ne va pas ennuyer M. Wakefield avec ça. Il a d'autres chats à fouetter !

D'un mouvement du menton, elle indiqua les montagnes de papiers sur le secrétaire, les piles de cartons, les hautes colonnes de bouquins...

— Mais vous ne m'ennuyez pas du tout ! protesta Roger. Euh... qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Claire adressa une petite grimace comique à sa fille.

— Je n'ai pas l'intention de l'arracher à son travail, ma chérie. Mais il connaît peut-être un spécialiste qui pourrait nous aider.

Se tournant vers Roger, elle expliqua :

— Il s'agit d'un petit travail de recherche. J'ai besoin de quelqu'un qui connaisse bien le mouvement jacobite, les soulèvements populaires, les tentatives des Stuarts, le débarquement et la campagne de Bonnie Prince Charlie, tout ça...

Sa curiosité piquée, Roger se pencha en avant.

— Les jacobites ? Ce n'est pas vraiment mon domaine, mais je m'y connais un peu. Le contraire serait étonnant, ayant grandi à deux pas de Culloden.

Il se tourna vers Brianna pour expliquer :

— C'est là-bas que s'est déroulée la dernière grande bataille. Les insurgés du prince Charles-Édouard Stuart y ont affronté les armées du duc de Cumberland... et se sont fait littéralement massacrer.

— Exact, renchérit Claire. C'est précisément sur ce point que j'ai besoin d'informations.

Elle fouilla dans son sac et en sortit une feuille de papier pliée en quatre qu'elle lui tendit.

Roger l'examina brièvement. C'était une liste de noms, une trentaine, tous des hommes. En haut de la feuille, une inscription indiquait : *Soulèvement jacobite de 1745, Culloden.*

— Ces hommes ont tous combattu à Culloden ? demanda-t-il.

— Oui. J'ai besoin de savoir lesquels parmi eux ont survécu à la bataille.

Roger se gratta le menton en inspectant de nouveau la liste.

— La question est simple, mais la réponse risque d'être compliquée à trouver. Il y a eu tant de morts à Culloden que la plupart des Highlanders tombés au combat n'ont pu recevoir une sépulture individuelle. Ils ont été regroupés par familles et jetés dans des fosses communes, avec pour seule épitaphe une pierre tombale collective portant le nom de leur clan.

— Je sais, dit Claire. Brianna n'y est pas encore allée, mais moi si... il y a longtemps.

Une ombre traversa son regard, qu'elle dissimula hâtivement en plongeant de nouveau le nez dans son grand sac. Cela n'avait rien d'étonnant, Culloden était un lieu sinistre. La première fois qu'il l'avait visité, Roger lui-même en avait eu les larmes aux yeux. Ce n'était qu'une vaste étendue de lande balayée par des vents amers, où résonnaient encore les cris d'agonie de milliers de vies gâchées par un carnage absurde.

Claire déplaça plusieurs autres papiers et les lui tendit. Son long doigt blanc suivit la marge de l'un des documents. Elle avait de très belles mains, observa Roger mentalement. Fines, gracieuses et soigneusement entretenues, avec une seule bague à chacune. Celle de la main droite était surprenante : un large anneau d'argent gravé des deux rameaux entrelacés des Highlands et rehaussé de fleurs de chardon.

— Voici le nom des épouses, enfin, celles que j'ai pu retrouver. J'ai pensé que ce serait utile. En effet, celles dont les maris sont morts à Culloden se sont probablement remariées ou ont émigré. On devrait donc pouvoir en retrouver des traces dans les registres paroissiaux, non ? Elles venaient toutes de la même paroisse. Leur église se trouvait à Broch Mordha. C'est à plusieurs dizaines de kilomètres d'ici, vers le sud.

— Excellente idée ! dit Roger légèrement surpris. C'est le genre de détail auquel seul un historien penserait.

— Je n'appartiens pas à cette catégorie d'êtres bizarres que sont les historiens, répliqua Claire d'un air taquin, mais on ne partage

pas pendant plus de vingt ans la vie de l'un d'entre eux sans que cela ne déteigne sur vous.

— Naturellement.

Roger bondit soudain de sa chaise.

— Je suis au-dessous de tout ! Je ne vous ai même pas offert à boire ! Laissez-moi vous servir un verre, puis nous reparlerons de tout ça. Je pourrais peut-être vous aider moi-même.

Il dénicha rapidement le petit bar du révérend dans le désordre général, et revint avec trois verres de whisky sur un plateau. Il avait rajouté une bonne dose de soda dans celui de Brianna, mais la jeune fille n'y goûta que du bout des lèvres, pinçant le nez comme s'il s'agissait de soude caustique. Sa mère, en revanche, but le sien sec avec un plaisir évident.

Roger se rassit et parcourut de nouveau les documents.

— Sur le plan purement historique, c'est un travail de recherche intéressant. Vous dites que tous ces hommes venaient de la même paroisse ? J'en vois un bon nombre qui s'appellent Fraser ; je suppose qu'ils appartenaient au même clan ?

Claire hocha la tête, les mains posées sur les genoux.

— Ils venaient tous du même domaine : Broch Tuarach. Il y a une petite ferme là-bas, qu'on appelle Lallybroch. Ils appartenaient au clan Fraser, mais n'ont jamais prêté le serment d'allégeance à son chef, lord Lovat. Ils ont été parmi les premiers à se soulever. Ils ont participé à la bataille de Prestonpans, alors que les hommes de Lovat ne se sont joints aux troupes du prince Stuart que bien plus tard, juste avant Culloden.

— Vraiment ? Voilà qui est intéressant !

Au XVIII^e siècle, les petits fermiers et les métayers quittaient rarement leur lieu de naissance. Ils étaient enterrés dans le cimetière de leur village et leur mort était soigneusement consignée dans les registres de leur paroisse. Mais, en 1745, les tentatives de celui que les Highlanders appelaient affectueusement « Bonnie Prince Charlie » pour remonter sur le trône d'Écosse avaient définitivement bouleversé le cours normal des choses.

Pendant la famine qui avait suivi le massacre de Culloden, de nombreux Highlanders avaient émigré vers le Nouveau Monde ; les autres avaient déserté les landes et les glens pour s'entasser dans

les villes, à la recherche de nourriture et de travail. Ils étaient peu nombreux à être restés sur leurs terres, accrochés désespérément à leurs traditions.

— Il y a là de quoi écrire un article passionnant, s'enthousiasma Roger. Prendre un groupe d'individus au hasard et suivre leur destinée jusqu'au bout... Naturellement, s'ils étaient tous morts à Culloden, il n'y aurait pas grand-chose à dire, mais puisque vous dites que certains d'entre eux ont survécu...

Même si Claire ne lui avait encore rien demandé, le projet titillait sa curiosité d'historien.

— Je crois que je peux vous aider, annonça-t-il enfin.

Le visage de Claire s'illumina.

— Vraiment ? Vous êtes un ange !

— Mais non, ça me changera les idées.

Il replia le papier et le déposa sur la table.

— Je vais m'y mettre dès cet après-midi. Au fait, la route depuis Londres vous a plu ?

Là-dessus, la conversation dévia vers des généralités. Les Randall se lancèrent dans le récit de leur traversée, lui contant les anecdotes de leur voyage et leurs impressions sur la campagne anglaise. L'attention de Roger était ailleurs. Il réfléchissait à la meilleure manière de procéder pour ses recherches. Il n'avait pas la conscience tout à fait tranquille : il aurait dû s'occuper avant tout des affaires de son père. D'un autre côté, fouiller l'Histoire était son métier, après tout ! Et qui sait s'il ne pourrait pas faire d'une pierre deux coups : il trouverait sans doute des informations en triant les dossiers du révérend. Le garage comptait douze cartons portant l'étiquette : « Jacobites, divers ». Rien que d'y penser, il en avait des haut-le-cœur.

Il fut extirpé de ces mornes pensées par le mot « druidesses » qui venait de surgir dans la conversation.

— Des druidesses ? sursauta-t-il.

Il lança un regard perplexe vers le fond de son verre, se demandant s'il n'avait pas oublié le soda.

— Vous n'étiez pas au courant ? s'étonna Claire. Le révérend les connaissait, même s'il faisait mine de ne rien savoir. Il faut

dire qu'il ne les prenait pas très au sérieux. C'est sans doute pour ça qu'il ne vous en a jamais parlé.

Roger se gratta le crâne, ébouriffant son épaisse tignasse noire.

— Non, ça ne me dit rien du tout... Mais vous avez raison, Père n'attachait pas beaucoup d'importance à ce genre de jeux pour grands enfants.

— Je crois que ça allait un peu plus loin que ça.

Claire croisa les jambes. Un rayon de lumière fit luire le Nylon de ses bas, mettant en valeur la finesse de ses chevilles.

— Lorsque je suis venue ici avec Frank... Mon Dieu ! dire que ça fait déjà plus de vingt ans !... le révérend lui a parlé d'un petit groupe de gens du coin qui perpétuaient les anciens rites celtes... des sortes de druides modernes. J'ignore à quel point ils étaient authentiques ; sans doute pas trop.

Brianna se pencha en avant, intéressée, son verre de whisky intact dangereusement incliné dans sa main.

— Compte tenu de sa position, le révérend ne pouvait pas reconnaître officiellement leur existence, mais sa gouvernante, Mme Graham, faisait partie du groupe. C'est à travers elle qu'il se tenait discrètement au courant de leurs activités. Un jour, il a prévenu Frank qu'une espèce de cérémonie allait se tenir à la veille de Beltane, c'est-à-dire le 1^{er} mai.

Roger hocha la tête, essayant d'imaginer Mme Graham, avec ses perles et son air digne, sautillant entre des menhirs en lançant des incantations, le visage peinturluré de symboles païens. Il se souvint vaguement d'un texte où l'on racontait que les druides sacrifiaient des victimes humaines en les faisant brûler dans des cages en osier, ce qui cadrerait mal avec l'image d'une vieille gouvernante de presbytère.

— Il y a un cromlech au sommet d'une colline pas loin d'ici, poursuivait Claire. Nous y sommes allés avant l'aube pour... les épier.

Elle leva les mains d'un air résigné.

— Vous savez comment sont les historiens ! Ils ne reculent devant rien quand ils flairent une piste qui pourrait faire avancer leurs recherches, et ils perdent toute notion du respect de la vie privée.

Roger tiqua imperceptiblement, mais acquiesça.

— Elles étaient toutes là : la factrice, la boulangère, la femme de l'épicier... et Mme Graham. Elles étaient drapées dans des linges blancs, récitaient des incantations et dansaient au milieu des menhirs. Frank était fasciné.

Avec un demi-sourire, elle ajouta :

— Même moi, j'étais très impressionnée.

Elle se tut un instant, observant Roger d'un air songeur. Puis elle reprit :

— J'ai su que Mme Graham était décédée il y a quelques années. Mais je me demande... Savez-vous si elle avait de la famille ? J'ai cru comprendre que l'appartenance à ces groupes se transmettait de mère en fille. Peut-être avait-elle une fille ou une petite-fille qui pourrait m'en dire un peu plus sur ces rites.

— Eh bien... hésita Roger. Elle a bien une petite-fille, Fiona, Fiona Graham. Elle est venue travailler au presbytère à la mort de sa grand-mère. Le révérend était trop vieux pour s'en sortir tout seul.

S'il y avait bien une vision plus déroutante que celle de Mme Graham faisant des cabrioles sur une colline, enveloppée d'un drap blanc, c'était celle de sa midinette de petite-fille en gardienne d'une ancienne culture.

— Malheureusement, elle n'est pas là aujourd'hui. Mais je pourrais lui demander.

— C'est très gentil à vous, répondit Claire, mais ne vous dérangez pas avec ça. Nous avons déjà suffisamment abusé de votre temps.

Là-dessus, elle reposa son verre vide sur le petit guéridon à côté d'elle, aussitôt imitée par sa fille qui n'avait toujours pas touché au sien. Roger eut un petit serrement de cœur en constatant qu'elles étaient sur le point de partir et chercha fébrilement un prétexte pour les retenir encore un peu. Il remarqua que Brianna se rongea les ongles. Ce petit signe de faiblesse lui donna le courage de prendre les devants. Cette fille avait un je-ne-sais-quoi qui l'intriguait et il aurait aimé avoir au moins l'assurance de la revoir.

— À propos de cromlech ! annonça-t-il précipitamment. Je crois connaître celui dont vous parlez. Il est assez spectaculaire et pas très loin d'ici.

Il adressa un sourire direct à Brianna, notant au passage qu'elle avait trois taches de rousseur sur une pommette.

— Je pourrais commencer les recherches en me rendant à Broch Tuarach. Comme le cromlech se trouve sur la route, peut-être que... aaah !

En ramassant son volumineux fourre-tout, Claire venait de renverser les deux verres qui se trouvaient sur le guéridon, arrosant abondamment les cuisses de Roger de whisky-soda.

— Mon Dieu ! Je suis horriblement confuse, s'excusa-t-elle.

Elle s'accroupit et se mit à ramasser les morceaux de verre brisé, malgré les tentatives maladroitement de Roger pour l'en empêcher. Brianna vint à la rescousse en saisissant une pile de serviettes en lin sur une commode.

— Vraiment, Maman, je me demande comment on te laisse pénétrer dans un bloc opératoire ! Tu es d'une maladresse ! Regarde-moi ça ! Ses chaussures sont trempées.

Elle s'agenouilla aux pieds de Roger et épongea le tapis.

— Et son pantalon aussi ! ajouta-t-elle.

Elle se mit à frotter laborieusement ses chaussures, tandis que sa crinière rousse lui caressait les genoux. Puis elle releva la tête et lui tapota délicatement les cuisses. Roger ferma les yeux et invoqua mentalement des images de carambolages meurtriers sur l'autoroute, d'avis d'imposition ou de cadavres en décomposition, n'importe quoi susceptible de lui éviter d'achever de se couvrir de honte tandis que le souffle chaud de Brianna lui caressait l'entrejambe à travers le velours côtelé imbibé de whisky.

— Euh... Vous préférez peut-être terminer vous-même ?

La voix venait de quelque part plus bas et il rouvrit les yeux pour découvrir un regard bleu au-dessus d'un large sourire. Il prit faiblement la serviette qu'elle lui tendait, le souffle court.

En baissant la tête pour finir de s'essuyer, il croisa le regard de Claire Randall. Elle le dévisageait avec une moue mi-navrée, mi-amusée. Son visage n'exprimait rien d'autre et il n'y lisait plus cette lueur étrange qu'il avait cru déceler une fraction de seconde avant l'incident. Ce devait être son imagination, stimulée par la situation embarrassante dans laquelle il se trouvait. Car l'espace d'un instant, il aurait juré qu'elle l'avait fait exprès.

— Depuis quand tu t'intéresses aux druides, Maman ?

Brianna semblait de très joyeuse humeur. Tout à l'heure, pendant que je bavardais avec Roger Wakefield, j'avais déjà remarqué qu'elle se mordait les lèvres pour réprimer l'expression hilare qui s'affichait à présent sur toute sa figure.

— Tu as l'intention de chaparder les draps de Mme Thompson et de rejoindre les mémés dansantes ?

— Ce serait toujours plus drôle que nos réunions du personnel de l'hôpital les jeudis soir. Quoique... ce ne doit pas être très bon pour les bronches.

Brianna éclata de rire, faisant fuir deux mésanges qui picoraient sur le sentier devant nous.

— Non, expliquai-je en reprenant mon sérieux. Ce ne sont pas les dames druidesses qui m'intéressent, mais une Écossaise que j'ai connue autrefois. J'aimerais la retrouver, si je le peux. Ça fait plus de vingt ans que je l'ai perdue de vue et je ne connais même pas son adresse. Elle s'intéressait de près à ce genre de choses : sorcellerie, anciennes croyances, folklore. Autrefois, elle habitait dans cette région. Si elle y est encore, je suis sûre qu'elle fait partie d'un groupe comme celui dont je parlais avec Roger.

— Comment s'appelle-t-elle ?

J'étais en train de remettre en place un de mes peignes en écaille. Il m'échappa des mains et rebondit dans les herbes folles qui bordaient le chemin.

Écartant les hautes tiges humides de mes doigts tremblants, je finis par le retrouver. Je le fixai à nouveau dans mes cheveux en tournant le dos à Brianna, dissimulant mon trouble. Aujourd'hui encore, la seule pensée de Geillis Duncan suffit à me mettre dans tous mes états.

— Je ne sais pas, répondis-je enfin. Ça fait si longtemps... elle a certainement changé de nom. Quand je l'ai connue, elle venait de perdre son mari. Elle s'est sans doute remariée entre-temps, à moins qu'elle n'ait repris son nom de jeune fille.

— Ah bon ! dit Brianna d'un air absent.

Nous marchâmes un long moment en silence. Soudain, elle demanda :

— Dis, Maman, comment tu trouves Roger Wakefield ?

Je lui lançai un regard de biais. Elle avait les joues roses, mais ce pouvait tout aussi bien être à cause de la brise fraîche du printemps.

— Il m'a l'air charmant, répondis-je sans trop m'avancer. En tout cas, c'est un garçon brillant ; c'est l'un des plus jeunes professeurs d'histoire d'Oxford.

La question était de savoir s'il avait de l'imagination, ce qui est rarement le cas des universitaires. Or, c'était précisément de sa capacité à se projeter hors du réel que j'allais avoir besoin.

Manifestement, ce n'était pas le cerveau du jeune homme qui intéressait Brianna.

— Il a des yeux magnifiques, soupira-t-elle d'un air songeur. Je n'en avais jamais vu d'aussi verts !

— Effectivement, il a de très beaux yeux. Son regard m'avait déjà frappée quand il était enfant.

Brianna me jeta un coup d'œil réprobateur.

— Franchement, Maman ! Tu avais vraiment besoin de lui dire « C'est fou ce que vous avez grandi ! » quand il a ouvert la porte ? J'étais morte de honte !

Je me mis à rire.

— Que veux-tu, la dernière fois que je l'ai vu, il m'arrivait au nombril et, d'un seul coup, c'est moi qui me retrouve à hauteur de son menton. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer la différence.

— Tu es insupportable, rit-elle.

— En plus, il a de très jolies fesses ! ajoutai-je histoire de l'achever. Tu ne les as pas remarquées, quand il s'est baissé pour prendre la bouteille de whisky ?

— Maman ! On va t'entendre !

Nous étions presque arrivées à l'arrêt d'autobus. Deux dames et un vieux monsieur, tous vêtus de tweed, attendaient au pied du panneau indicateur. Ils se tournèrent vers nous en nous entendant approcher.

— C'est bien ici que s'arrête le bus qui fait le tour du loch ? demandai-je en balayant du regard le panneau recouvert de graffitis et d'autocollants.

— Och, mais oui ! répondit aimablement une des deux femmes. Il devrait passer d'ici une dizaine de minutes.

Elle lança un regard intrigué vers Brianna. Avec son jean et son coupe-vent blanc, ma fille avait un air indéniablement américain. Ses joues rouges ajoutaient une dernière touche patriotique.

— Vous allez voir le loch Ness ? C'est votre première visite ?

— J'ai descendu le loch en bateau avec mon mari il y a une vingtaine d'années, expliquai-je, mais c'est la première fois que ma fille vient en Écosse.

— Vraiment ?

Cette observation attira la curiosité des deux autres et nous fûmes bientôt assaillies de questions amicales et de conseils bienveillants jusqu'à l'arrivée du gros autocar jaune.

Avant de grimper dans le bus, Brianna lança un regard vers le long ruban bleu argent qui serpentait entre les pins noirs.

— Je sens qu'on va bien s'amuser, dit-elle, ravie. Tu crois qu'on verra le monstre ?

— Ce n'est pas impossible, répondis-je.

Roger passa le reste de la journée perdu dans ses pensées, incapable de se concentrer sur une tâche précise. Les livres à demi triés qu'il destinait aux archives historiques de la ville gisaient épars sur le tapis ; la vieille camionnette du révérend était abandonnée au milieu de l'allée du presbytère, le capot ouvert, attendant qu'il ait fini d'inspecter le moteur. À présent, il était assis dans le bureau, une tasse de thé froid à ses côtés, en train de regarder la pluie tomber.

Il ne savait que trop ce qu'il devait faire : démanteler le cœur même du bureau du révérend, son secrétaire. Classer les livres était un travail herculéen, certes, mais il suffisait, somme toute, de mettre de côté les ouvrages qu'il souhaitait garder et de ranger dans des cartons différents ceux qui partiraient aux archives et ceux qui seraient donnés à la vieille bibliothèque de l'université. Non, le pire, c'était de trier le contenu de l'énorme meuble, avec ses gros tiroirs pleins à craquer et sa multitude de casiers minuscules remplis de papiers et de menus objets. Ensuite, il lui faudrait décrocher

les dizaines de gravures et de documents encadrés qui tapissaient le mur en liège et prendre une décision pour chacun d'eux.

Mais ce n'était pas uniquement son manque d'enthousiasme naturel pour le rangement qui plongeait Roger dans une telle léthargie. Il n'avait pas envie de s'occuper des affaires de son père parce qu'il était déjà obsédé par le projet de Claire Randall et l'idée de se lancer sur les traces des guerriers de Culloden.

L'enquête promettait d'être relativement intéressante, même si le travail de recherche en soi ne nécessitait sans doute pas beaucoup d'efforts. Non, honnêtement, sa vraie motivation était la perspective de se rendre au *bed and breakfast* de Mme Thomas pour y déposer le fruit de ses recherches aux pieds de Brianna Randall, tels les chevaliers d'autrefois apportant à leur belle la tête d'un dragon sur un plateau. Et quand bien même ses recherches n'aboutiraient pas, n'importe quelle excuse pour la revoir ferait l'affaire.

Elle lui rappelait un Bronzino. Sa mère et elle avaient des visages aux contours nets et lisses, comme dessinés à la plume, avec ces traits fins et puissants comme on en voyait sur les portraits du maniériste florentin, se détachant sur des fonds aux couleurs intenses. Brianna, surtout, avait ce teint très contrasté et cette présence physique absolue des sujets des grands peintres de la Renaissance ; des êtres distants et familiers à la fois, qui vous suivaient du regard et semblaient prêts à descendre de leur cadre d'un instant à l'autre. Roger n'avait jamais vu un portrait du Bronzino faisant la grimace devant un verre de whisky, mais s'il y en avait eu un, il aurait sûrement ressemblé comme deux gouttes d'eau à Brianna Randall.

— Oh, et puis merde ! s'exclama-t-il à voix haute. Jeter un œil aux archives du musée de Culloden ne me prendra pas plus d'une heure. Je peux bien y faire un saut demain !

Se tournant vers l'énorme secrétaire du révérend, il lui lança :

— Quant à toi, tu peux bien attendre un jour de plus. Vous aussi ! ajouta-t-il à l'intention des gravures.

Sur ce, il saisit un roman policier sur l'une des étagères de la bibliothèque et balaya la pièce d'un regard de défi, au cas où l'un des objets en attente soulèverait une objection. Seul le ronronne-

ment du chauffage électrique lui répondit. Il coinça le livre sous son bras, éteignit la lumière et quitta la pièce.

Une minute plus tard, il était de retour. Il traversa le bureau dans le noir et saisit la liste de noms posée sur la table.

— Et puis re-merde ! marmonna-t-il en la glissant dans la poche de sa chemise. Il ne s'agit pas de l'oublier demain matin.

Il tapota sa poche, sentit le papier crisser doucement contre son cœur et monta se coucher.

Lorsque nous rentrâmes du loch, trempées et glacées jusqu'aux os, un bon dîner nous attendait devant la cheminée du petit salon. Brianna baïllait devant ses œufs brouillés et elle s'excusa rapidement pour aller prendre un bain chaud avant de se coucher. Je restai un moment à bavarder tranquillement avec notre hôtesse, Mme Thomas, puis, vers dix heures, je montai à mon tour prendre mon bain et enfiler ma chemise de nuit.

Brianna était une couche-tôt et une lève-tôt. En ouvrant la porte de la chambre, j'entendis sa respiration lente et profonde. Sachant qu'une fois endormie, rien ne pouvait la réveiller, j'allumai la petite lampe de la coiffeuse et vaquai sans bruit à mes occupations.

J'avais apporté avec moi plusieurs des livres de Frank, dans l'intention d'en faire don à la bibliothèque municipale d'Inverness. Ils étaient soigneusement empilés au fond de ma valise, sous mes vêtements. Je les sortis l'un après l'autre et les posai sur le lit. Il y avait cinq épais volumes reliés et protégés par une jaquette de couleur vive ; de véritables pavés d'érudition, de cinq à six cents pages chacun, sans compter l'index et les illustrations.

Je contemplai avec attendrissement les ouvrages de mon défunt mari, dans leur version intégrale et dûment annotée. Les jaquettes étaient couvertes de critiques élogieuses signées des plus éminents historiens du moment. L'œuvre de toute une vie : compacte, solide, faisant désormais autorité en la matière. Il pouvait en être fier.

Je rangeai les livres sur la commode près de mon sac pour être sûr de ne pas les oublier le lendemain. Je les empilai méticuleusement de façon à aligner le nom de l'auteur, Frank W. Randall. Les lettres dorées brillaient dans le petit halo de la lampe.

Le bed and breakfast était calme. Il était encore trop tôt dans la saison pour les touristes et les rares clients de Mme Thomas étaient déjà couchés depuis longtemps. Dans l'autre lit jumeau, Brianna émit un petit soupir et se retourna, sa longue chevelure rousse étalée sur son visage. Un long pied blanc pointait hors des couvertures et je le recouvris doucement.

L'impulsion d'une mère à caresser son enfant endormie ne disparaît jamais complètement, même quand l'enfant en question vous dépasse d'une tête et est devenue une femme. Je repoussai délicatement ses mèches en arrière et lui caressai le front. Elle sourit dans son sommeil, un bref réflexe de satisfaction qui disparut presque aussitôt. Je me mis moi-même à sourire en la contemplant et murmurai dans ses oreilles endormies, comme je l'avais fait si souvent : « Mon Dieu ! Comme tu lui ressembles ! »

Je déglutis pour dégager ma gorge nouée, une sensation familière après toutes ces années, et attrapai ma robe de chambre sur le dossier de la chaise. Dans les Highlands, les nuits d'avril étaient glaciales, mais je n'étais pas encore prête à me réfugier dans la chaleur de mon lit douillet.

J'avais demandé à notre hôtesse de laisser le feu allumé dans la cheminée du petit salon, l'assurant que je l'éteindrais avant d'aller dormir. Je refermai doucement la porte de notre chambre après un dernier regard attendri à la longue silhouette couchée et aux longues mèches flamboyantes étalées sur l'oreiller bleu.

Moi aussi, je pouvais être fière de l'œuvre de ma vie. Elle était sans doute moins dense, mais tout aussi digne d'éloges !

Le petit salon était sombre et accueillant. Dans l'âtre, quelques flammes mourantes projetaient encore leurs reflets dorés sur les murs. Je poussai une bergère près de la cheminée et reposai mes pieds sur le garde-feu. Dans la maison endormie me parvenaient tous les petits bruits habituels de la vie moderne : les soubresauts étouffés du réfrigérateur au sous-sol, le doux ronronnement du chauffage central qui faisait du feu de bois un accessoire esthétique plutôt qu'une nécessité ; le chuintement des pneus d'une voiture sur la rue mouillée.

Mais derrière tous ces bruits se cachait le profond silence de la nuit highlandaise. Je me tenais parfaitement immobile, tentant de

m'en imprégner. Cela faisait vingt ans que je n'avais pas ressenti le pouvoir réconfortant de l'obscurité. Mais il n'avait pas changé. Il était toujours là, tapi entre les montagnes.

Je glissai une main dans la poche de ma robe de chambre et sortis un petit morceau de papier plié, une copie de la liste que j'avais donnée à Roger Wakefield. Il faisait trop sombre pour la lire à la lueur du feu, mais je n'avais pas besoin de distinguer les lettres. J'étais le papier sur mes genoux et fixai les lignes. Je les parcourus du bout des doigts, murmurant chacun des noms de mémoire, comme une incantation. Ils appartenaient à la nuit glaciale du printemps, plus que moi. Je fixai les flammes, laissant l'obscurité de la nuit envahir les vides à l'intérieur de mon âme.

Et à force de scander doucement leurs noms, ils m'entendirent et m'emportèrent loin en arrière, dans le temps, au-delà des ténèbres où ils m'attendaient.

Le mystère s'épaissit

LE LENDEMAIN MATIN, Roger quitta le musée de Culloden avec douze pages de notes et un sentiment croissant de perplexité. Ce travail de recherche qui, de prime abord, lui avait paru relativement simple et rapide, s'annonçait nettement plus ardu et tortueux que prévu.

Seuls trois des noms inscrits sur la liste de Claire Randall figuraient dans les registres des hommes tombés à Culloden. Cela n'avait rien de surprenant en soi. Les registres des engagés dans l'armée de Charles-Édouard Stuart n'étaient guère cohérents. Certains chefs de clan ne s'étaient alliés au Prétendant que sur un coup de tête et nombre d'entre eux l'avaient abandonné avec la même désinvolture, avant même que leurs hommes n'aient le temps d'être enregistrés dans des documents officiels. Déjà peu fiables au départ, les archives de l'armée des Highlands étaient devenues franchement anarchiques vers la fin : à quoi bon tenir des registres quand on n'a pas de quoi verser leur solde aux soldats ?

Roger se plia en deux pour s'engouffrer dans sa vieille Austin. Puis il étala les papiers sur le volant et inspecta rapidement les pages qu'il avait recopiées. Le plus étrange, c'était qu'il avait retrouvé les hommes de la liste de Claire sur un autre document.

Il était plus courant que des noms disparaissent d'un registre à l'autre au sein d'un même régiment : bon nombre de soldats, sentant le vent tourner, avaient tout simplement déserté. Non, ce qui

était incompréhensible, c'était que tous les noms de la liste de Claire figuraient également sur celle du régiment du maître de Lovat. Or, ce dernier n'était intervenu que tardivement dans la campagne ; contraint et forcé par une vieille promesse de soutien aux Stuarts faite par Simon Fraser, lord Lovat.

Pourtant, Claire avait déclaré (et un coup d'œil vers l'en-tête de sa liste le confirmait) que les hommes qu'elle recherchait venaient tous d'une petite propriété appelée Broch Tuarach, loin au sud-ouest des terres Fraser, aux confins du territoire des MacKenzie. En outre, elle avait ajouté qu'ils s'étaient enrôlés dans l'armée des Highlands avant la bataille de Prestonpans¹, soit dès les premières heures du soulèvement.

Roger était dérouté. Cela ne tenait pas debout. Naturellement, Claire s'était peut-être trompée dans les dates. N'avait-elle pas déclaré elle-même qu'elle n'avait rien d'une historienne ? Cependant, elle ne pouvait pas s'être trompée de lieu ! Et comment des hommes venant de Broch Tuarach, n'ayant donc jamais prêté le serment d'allégeance au chef du clan Fraser, auraient-ils pu se trouver aux ordres de Simon Fraser ? Certes, lord Lovat avait été surnommé « le vieux renard », mais même ce redoutable aristocrate ne pouvait avoir réussi à attirer dans ses rangs des hommes aussi fiers de leur indépendance !

De mauvaise humeur, Roger mit le moteur en marche et sortit du parking. Le musée de Culloden possédait des archives d'une pauvreté déprimante : un tas de lettres de lord George Murray où il se plaignait de problèmes de logistique et un fatras de documents d'importance mineure qui faisaient bonne figure dans les vitrines d'un musée pour touristes. Il lui fallait quelque chose de plus substantiel.

— Minute ! se reprit-il en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. Ta mission consiste à découvrir ce qui est arrivé aux hommes qui n'ont pas cassé leur pipe à Culloden, pas comment ils y sont arrivés.

1. Avant la défaite de Culloden, le 16 avril 1746, les troupes jacobites remportèrent deux victoires, à Prestonpans et à Falkirk. (*N.d.T.*)

Mais l'historien qu'il était avait déjà mordu à l'hameçon. L'affaire était inhabituelle. Les erreurs sur l'identité des personnes étaient communes, surtout dans les Highlands où, à toutes les époques, la moitié de la population s'appelait « Alexander ». Pour s'y retrouver, il était d'usage d'indiquer également le second prénom, le lieu de naissance, le nom du clan et, parfois, le surnom. Ainsi, le célèbre Lochiel, un des principaux chefs jacobites, s'appelait en fait Donald Cameron, né à Lochiel, ce qui était un moyen comme un autre de le distinguer des centaines d'autres Donald Cameron de son temps.

Tous les Highlanders qui ne s'appelaient ni Donald ni Alec s'appelaient John. D'ailleurs, les trois noms de la liste de Claire Randall qu'il avait retrouvés dans le registre des victimes de Culloden étaient Donald Murray, Alexander MacKenzie Fraser et John Graham Fraser. Dans les trois cas, aucun lieu de naissance n'était mentionné, uniquement le nom de baptême et celui de leur régiment : le régiment Fraser, celui de lord Lovat.

Or, sans le lieu de naissance, on ne pouvait être sûr qu'il s'agissait des mêmes hommes. La liste des victimes comptait au moins six John Fraser et, par-dessus le marché, elle était incomplète ! Les Anglais ne s'étaient pas trop foulés à recenser les morts de la partie adverse : la plupart des listes avaient été dressées après les faits par les chefs de clan qui s'étaient contentés de déclarer morts tous ceux qui n'étaient pas rentrés chez eux après la bataille. Souvent, c'était le chef de clan lui-même qui n'était pas rentré, ce qui compliquait encore la situation.

Roger se massa le cuir chevelu pour se stimuler les méninges. Si les trois noms ne correspondaient pas à ceux de la liste de Claire, le mystère s'épaississait encore. Une bonne moitié des soldats de Charles-Édouard Stuart avaient été massacrés à Culloden. Les hommes de Lovat s'étaient retrouvés au cœur même de la mêlée. Il était inconcevable qu'un groupe d'une trentaine d'hommes ait survécu à cette situation sans compter au moins une victime dans ses rangs. En outre, contrairement à ce qui s'était passé dans les autres régiments où les hommes qui avaient suivi la campagne depuis son début avaient déserté en masse après avoir flairé le sort

qui les attendait, les Fraser s'étaient montrés d'une loyauté exemplaire, et en avaient payé le prix.

Un coup de klaxon derrière lui le fit brutalement revenir sur terre. Il s'écarta pour laisser passer un cinq tonnes, sous les insultes du chauffeur routier. Conduire et réfléchir étaient deux activités incompatibles. À continuer ainsi, il allait finir par se payer un poteau.

Il gara la voiture sur le bas-côté et réfléchit. Sa première impulsion était de filer droit au bed and breakfast de Mme Thomas pour faire part de ses trouvailles à Claire. L'idée d'entrevoir Brianna quelques instants ne rendait cette perspective que plus attrayante.

D'un autre côté, son instinct d'historien réclamait davantage de données, et il n'était pas sûr que Claire fût la personne idéale pour les lui fournir. L'incident du verre de whisky le chiffonnait toujours. Il était persuadé qu'elle l'avait fait exprès. Elle ne semblait pas du genre à arroser les gens par simple plaisir. C'était donc pour qu'il n'invite pas Brianna à aller à Broch Tuarach. Pourquoi ? Voulait-elle l'empêcher d'y aller lui-même ou seulement d'y conduire sa fille ? Pourquoi lui aurait-elle demandé d'effectuer une enquête pour ensuite lui mettre des bâtons dans les roues ? Ce n'était pas rationnel et Claire lui était apparue comme une femme plutôt pragmatique. Plus il y réfléchissait, plus il était convaincu que Claire Randall cachait quelque chose à sa fille. Mais quoi ? Et quel rapport avec lui, ou avec le projet qu'il avait accepté ?

Il aurait sans doute laissé tomber, si cela n'avait été pour deux choses : son insatiable curiosité et Brianna Randall. Il fallait qu'il sache la vérité et il allait la découvrir.

Il frappa le volant du poing, indifférent aux voitures qui passaient en trombe sur la chaussée. Enfin, sa décision prise, il remit le contact et se réinséra dans le flot de la circulation. Au rond-point suivant, il prit la direction de la gare centrale d'Inverness.

Le train rapide, *The Flying Scotsman*, l'amènerait à Édimbourg en trois heures. Le conservateur des archives Stuart avait été un ami proche du révérend. Qui plus est, Roger avait une piste, aussi déconcertante soit-elle. Sur le registre du régiment Lovat, les trente hommes de Claire étaient inscrits au bataillon d'un certain capitaine James Fraser. Cet homme était apparemment le seul lien entre

Broch Tuarach et les Fraser de Lovat. Étrangement, il ne figurait pas sur la liste de Claire.

Le soleil était de sortie, événement rare pour la mi-avril. Souhaitant en profiter au maximum, Roger baissa la minuscule vitre de son Austin et laissa le vent lui fouetter la joue.

Il avait passé une nuit à Édimbourg et était rentré tard dans la soirée du lendemain. Épuisé par le voyage en train, il avait avalé le dîner que Fiona lui avait préparé avant de s'effondrer sur son lit. Mais ce matin, il s'était réveillé plein d'énergie et de résolution. Il était parti de bonne heure pour le petit village de Broch Mordha, près du domaine de Broch Tuarach. Si Claire Randall ne voulait pas que sa fille s'y rende, rien ne l'empêchait, lui, d'aller y jeter un œil.

Il avait trouvé facilement le lieu-dit, ou du moins ce qu'il en restait : un énorme tas de pierres, qui avait été autrefois une de ces tours fortifiées dans lesquelles les habitants s'abritaient des envahisseurs. En gaélique, Broch Tuarach signifiait « la tour qui fait face au nord » et Roger se demandait comment un édifice circulaire pouvait avoir mérité un tel nom.

Près de là se dressaient un vieux manoir et ses dépendances, également en ruine, mais néanmoins en meilleur état. Une pancarte « À vendre » indiquant les coordonnées d'une agence immobilière, à demi effacées par la pluie, était plantée dans la cour. Roger arrêta la voiture au sommet de la colline et balaya le paysage du regard. Pourquoi Claire cherchait-elle donc à éviter que sa fille vienne ici ?

Il gara son auto dans la cour principale. Le site était somptueux, mais isolé. Il avait roulé près de quarante minutes sur une route chaotique, priant le ciel de ne pas y laisser son réservoir.

Il n'entra pas dans la maison. Elle était manifestement abandonnée et les planchers risquaient peut-être de s'effondrer. Il n'y trouverait rien. Le nom de FRASER était gravé sur le linteau de la porte, comme sur les quelques tombes du petit cimetière de famille au fond du jardin. Cela ne lui était pas d'un grand secours. Aucune sépulture ne portait le nom de l'un des hommes de la liste. Il décida donc de suivre la route qui, selon sa carte, menait au village de Broch Mordha, à trois miles de là.

Comme il l'avait craint, la petite église du village, désertée depuis belle lurette, avait été démolie plusieurs années auparavant. Il frappa à plusieurs portes et fut accueilli par des regards mornes et austères, puis il tomba enfin sur un vieux fermier qui lui annonça d'un air méfiant que les anciennes archives de la paroisse se trouvaient sans doute au musée de Fort William ou à Inverness, où un pasteur excentrique collectionnait ce genre de paperasses inutiles.

Fourbu et couvert de poussière, mais pas encore découragé, Roger revint vers la voiture. En passant, il fit une halte au pub du village. Le travail de recherche sur le terrain l'avait habitué à ce genre de déception. Une pinte de bière, voire deux, car c'était une journée d'une chaleur inhabituelle, puis il reprendrait la route de Fort Williams.

C'était un comble ! Les documents qu'il cherchait se trouvaient peut-être dans les cartons du révérend. Cela lui apprendrait à négliger son devoir pour impressionner une jolie fille. Son voyage à Édimbourg n'avait servi qu'à éliminer les trois noms trouvés à Culloden : Donald, Alexander et John appartenaient à trois régiments différents, et non au groupe de Broch Tuarach.

Les archives des Stuarts occupaient trois salles entières ainsi qu'un nombre impressionnant de tiroirs dans les sous-sols du musée, aussi pouvait-il difficilement prétendre avoir épuisé ses sources. Il avait néanmoins découvert un double du fichier des rémunérations versées aux soldats, où figuraient tous les hommes du régiment de Simon Fraser le Jeune, le fils du maître de Lovat. Le vieux renard avait coupé la poire en deux : il avait envoyé son fils se battre pour les Stuarts et était resté tranquillement chez lui, prétendant être un loyal sujet du roi George II. Ce double jeu ne lui avait pas porté chance.

Ce document mentionnait Simon le Jeune comme le commandant du régiment Fraser et ne faisait aucune allusion à James Fraser. En revanche, le nom de James Fraser figurait dans un certain nombre de dépêches militaires. S'il s'agissait bien du même homme, il avait joué un rôle non négligeable dans la campagne. Toutefois, ne disposant que du nom « James Fraser », on ne pouvait être sûr qu'il s'agissait bien de celui de Broch Tuarach. James était

un prénom aussi courant dans les Highlands que Duncan ou Robert. Un seul document mentionnait un second prénom et un surnom qui auraient permis de l'identifier, mais il ne faisait pas état des hommes sous son commandement.

Roger se tenait toujours devant le pub, à méditer, tout en chassant d'un geste irrité un nuage de moucheron voraces. Il lui faudrait plusieurs années pour éplucher consciencieusement toutes ces archives. Incapable d'ébranler la ténacité des insectes, il s'engouffra dans l'atmosphère sombre et feutrée du bar, les laissant s'agiter derrière la porte dans un tourbillon de dépit.

Il savoura la bière fraîche et amère, passant en revue toutes les étapes franchies jusque-là, puis les options qui lui restaient. Il avait encore le temps d'aller jusqu'à Fort William, mais cela signifiait rentrer tard à Inverness. S'il revenait bredouille de Fort William, il ne lui resterait plus qu'à fouiller un à un les cartons du révérend.

Et après ? Il termina sa bière et fit signe au barman de lui en servir une autre. Il serait peut-être obligé d'arpenter tous les cimetières et lieux de sépulture des environs de Broch Tuarach. Les Randall ne resteraient sans doute pas à Inverness deux ou trois ans en attendant le résultat de ses recherches.

Il fouilla sa poche à la recherche du meilleur ami de l'historien : son petit calepin. Avant de quitter Broch Tuarach, il devait jeter un coup d'œil à ce qu'il restait de l'ancien cimetière. Au pire, cela lui éviterait d'avoir à y revenir, le cas échéant.

L'après-midi suivant, Roger invita les Randall à venir prendre le thé et entendre l'évolution de l'enquête.

— J'ai retrouvé plusieurs noms de la liste, annonça-t-il tout en guidant les deux femmes vers le bureau. C'est bizarre, mais il n'y en a aucun parmi eux dont on puisse être sûr qu'il soit mort à Culloden. J'ai cru en tenir trois, mais ce n'étaient que des homonymes.

Il lança un regard vers Claire Randall. Elle se tenait debout, immobile, appuyée au dossier d'un fauteuil, comme si elle avait oublié où elle se trouvait.

— Euh... Vous ne voulez pas vous asseoir ? l'invita Roger.

Elle acquiesça brièvement avec un petit sourire et se laissa tomber sur le bord du siège. Roger la dévisagea avec surprise et lui tendit le dossier en poursuivant :

— Comme je le disais, c'est bizarre. Je n'ai pas encore retrouvé tous les noms. Je crois qu'il me faudra fouiller du côté des archives paroissiales et des cimetières de la région de Broch Tuarach. En fait, pratiquement tout ce que contient ce dossier se trouvait ici même, dans les papiers de mon père. Logiquement, un ou deux noms au moins de votre liste auraient dû figurer parmi les morts de Culloden, vu le nombre de victimes. Surtout si, comme vous le dites, ces hommes formaient un des régiments des Fraser. Ces derniers se trouvaient au cœur même de la bataille, là où les combats ont été les plus sanglants.

— Je sais.

Quelque chose dans la voix de Claire lui fit redresser la tête, perplexe. Mais elle était penchée sur le bureau et il ne put déchiffrer son expression. Il avait recopié à la main les quelques papiers officiels dénichés à Édimbourg dans les archives Stuart, la photocopieuse étant encore une technologie trop moderne pour les services gouvernementaux chargés de veiller sur le patrimoine écossais. Toutefois, il y avait également plusieurs originaux, détériorés dans le trésor de documents du XVIII^e siècle amassé par le révérend Wakefield. Claire tourna une à une les feuilles du bout des doigts, veillant à ne pas abîmer le papier fragile.

— Vous avez raison, c'est vraiment étrange, dit-elle enfin.

Cette fois, il perçut de l'émotion dans sa voix. C'était une sorte d'excitation, un mélange de satisfaction et de soulagement. Manifestement, c'était la nouvelle qu'elle avait attendue, ou espérée.

— Dites-moi... hésita-t-elle. Les hommes dont vous avez retrouvé les noms, que leur est-il arrivé s'ils ne sont pas morts à Culloden ?

Elle prenait décidément cette affaire bien à cœur. Surpris, Roger sortit sans rien dire le second dossier contenant ses notes et l'ouvrit.

— Deux d'entre eux figurent sur la liste d'embarquement d'un navire. Ils ont émigré en Amérique peu de temps après Culloden. Quatre sont morts de cause naturelle environ un an après la bataille. Cela n'a rien de surprenant : dans les mois qui ont suivi

la défaite, une terrible famine a décimé les Highlands. Celui-ci, je l'ai retrouvé dans les archives d'une paroisse, mais pas celle dont il était originaire. Pourtant, je suis pratiquement certain que c'est l'un de vos hommes.

Ce n'est que lorsque la tension se relâcha dans ses épaules qu'il prit conscience qu'elle ne l'avait pas quitté depuis l'arrivée des deux femmes.

— Vous voulez que je continue à chercher les autres ? demanda-t-il.

Il espérait qu'elle dirait oui. Il observait Brianna par-dessus l'épaule de sa mère. Elle se tenait près du mur en liège et leur tournait presque le dos ; mais elle avait beau feindre de ne pas s'intéresser aux projets de sa mère, il avait remarqué les plis soucieux sur son front.

Peut-être était-elle, elle aussi, contaminée par cette étrange aura d'excitation réprimée qui entourait Claire, tel un champ électrique. Il l'avait perçue dès qu'il lui avait ouvert la porte et ses révélations n'avaient fait que l'amplifier. Il avait l'impression que s'il l'effleurait, une décharge lui brûlerait les doigts.

Ses pensées furent interrompues par un coup à la porte du bureau. Fiona Graham entra, poussant devant elle une table roulante sur laquelle étaient posés une théière, des tasses, des petites assiettes, un assortiment de sandwiches, des choux à la crème, un cake, des tartelettes aux fruits, des scones et un pot de crème fraîche.

— Miam ! fit Brianna. Tout ça pour nous ou vous attendez encore du monde ?

Claire Randall observa avec un sourire amusé la jeune femme qui s'appliquait à servir le thé. Elle semblait moins tendue, mais faisait manifestement de son mieux pour contenir sa nervosité. Ses mains étaient crispées sur les bras du fauteuil au point que son alliance s'enfonçait sans sa chair.

— Ce que vous nous avez préparé est si copieux que nous ne pourrions plus rien avaler pendant des semaines ! Tout ça m'a l'air délicieux !

Fiona rayonnait. Petite et rondelette, elle était ravissante. Roger soupira intérieurement. Il était ravi de bien recevoir ses invitées,

mais savait pertinemment que cette profusion de pâtisseries visait davantage à le séduire lui, plus que les Randall. Âgée de dix-neuf ans, Fiona n'avait qu'une ambition : se marier, de préférence à un cadre supérieur. Lorsque Roger était arrivé la semaine précédente pour trier les affaires du révérend, un coup d'œil avait suffi à Fiona pour décider qu'un professeur d'histoire à Oxford était le meilleur parti qu'Inverness pourrait lui offrir.

Depuis, elle le gavait comme une dinde de Noël. Tous les jours, il trouvait ses chaussures cirées, ses pantoufles avancées au pied de la commode, sa brosse à dents posée sur le rebord du lavabo, son manteau brossé, son quotidien posé sur un plateau. S'il travaillait tard à son bureau, il avait droit à un massage de la nuque. Chaque soir, son lit était ouvert et sa chambre parfumée à la lavande. Il ne pouvait la croiser dans un couloir sans être assailli de questions sur son état de confort physique et mental. Jamais auparavant il n'avait subi une telle avalanche de petits soins domestiques.

Bref, Fiona le rendait fou. Son état actuel de débraillement et ses joues mal rasées tenaient davantage de la résistance active aux assauts incessants de la jeune femme qu'au laisser-aller habituel des hommes provisoirement libérés des contraintes sociales et professionnelles.

La seule idée de se retrouver uni par les liens sacrés du mariage avec Fiona Graham le remplissait d'effroi. Elle l'aurait rendu martereau en moins d'un an avec son bavardage incessant. En outre, il avait entre-temps fait la connaissance de Brianna Randall, qui contemplait à présent la table roulante d'un air songeur, semblant se demander par où commencer.

Pendant tout l'après-midi, il avait fixé son attention sur Claire et son projet, évitant de regarder sa fille. Claire Randall était une très jolie femme, avec une ossature délicate et un teint d'albâtre qui lui vaudrait sans doute d'être aussi fraîche à soixante ans qu'à vingt. Mais dès qu'il levait les yeux vers Brianna, il sentait son pouls s'accélérer.

Elle avait un port de reine, n'était pas voûtée comme le sont souvent les grandes. Remarquant le dos droit et la posture gracieuse de sa mère, il pouvait constater d'où lui venait ce trait particulier. En revanche, ce n'était manifestement pas de sa mère qu'elle tenait

sa grande taille et sa cascade de boucles rousses, striées d'ambre et de cannelle, qui lui tombait jusqu'à la taille, drapant son visage et ses épaules comme une mantille ; ni ses yeux, d'un bleu si sombre qu'ils paraissaient noirs sous certaines lumières ; ni encore cette grande bouche généreuse avec une lèvre inférieure charnue qui semblait inviter aux baisers et aux mordillements passionnés. Tout ceci, elle le tenait sans doute de son père.

Tout compte fait, il était aussi bien que celui-ci soit absent, car il n'aurait sans doute pas apprécié le type de pensées qui habitaient Roger : des pensées qu'il redoutait de voir inscrites sur son visage.

— Vous nous avez préparé du thé ? Quelle bonne idée ! lança-t-il vivement. C'est parfait, Fiona. Euh, merci... je crois que nous n'aurons plus besoin de rien.

Faisant la sourde oreille à cette invitation ouverte à se retirer, Fiona sourit gracieusement aux invitées qui la complimentaient, disposa les assiettes et les tasses dans une élégante économie de mouvements, puis versa le thé. Elle passa ensuite la première assiette de cake et se redressa avec un air satisfait de maîtresse de maison.

— Mettez donc un peu de crème sur vos scones, Rog... je veux dire monsieur Wakefield, suggéra-t-elle.

Sans attendre sa réponse, elle lui tartina un scone.

— Vous êtes bien trop maigre, vous devriez mieux vous nourrir.

Elle lança un regard entendu à Brianna en ajoutant :

— Vous savez comment sont les hommes ! Si on ne s'occupe pas d'eux, ils se nourrissent en dépit du bon sens !

— Il a bien de la chance de vous avoir, répondit aimablement Brianna.

Roger prit une profonde inspiration et fit craquer ses doigts pour faire passer son envie de l'étrangler.

— Fiona ? dit-il. Vous voulez bien me rendre un petit service ?

Le visage de la jeune femme s'illumina aussitôt d'un large sourire à l'idée de lui être utile.

— Bien sûr, Rog... monsieur Wakefield. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Roger se sentit légèrement honteux, mais après tout, c'était pour leur bien à tous les deux. Si elle ne quittait pas la pièce rapidement, il ne serait bientôt plus en mesure de se contrôler.

— Merci, Fiona, trois fois rien. C'est juste que j'ai commandé de... du...

Il chercha frénétiquement dans sa mémoire le nom des épiciers du village.

— ... du tabac, chez M. Buchan, dans High Street. Cela ne vous ennuerait pas d'aller me le chercher ? Après un thé aussi délicieux, le summum serait une bonne pipe.

Fiona dénouait déjà son tablier. Elle avait mis celui du dimanche, avec de la dentelle et des froufrous. Lorsque la porte du bureau se referma enfin derrière elle, il ferma les yeux avec soulagement, espérant qu'elle ne se souviendrait pas en chemin qu'il ne fumait pas, et se consacra à nouveau à ses invitées.

— Vous me demandiez si je voulais que vous recherchiez les autres noms de la liste... reprit Claire presque aussitôt.

Elle semblait aussi soulagée que lui d'être momentanément débarrassée de Fiona.

— ... Eh bien, en effet. Si cela ne représente pas trop de travail pour vous, naturellement.

— Mais non, pas du tout, s'empressa-t-il de la rassurer. Au contraire, j'en serais ravi.

Il se pencha d'un air hésitant au-dessus de la table roulante, puis se tourna brusquement et saisit le flacon de Muir Breame de douze ans d'âge. Après avoir subi Fiona, il se devait bien ça.

— Je vous en sers une goutte ? proposa-t-il aux deux femmes. Surprenant le regard dégoûté de Brianna, il ajouta :

— ... ou vous préférez encore un peu de thé ?

— Du thé, merci, dit Brianna avec soulagement.

— Tu ne sais pas ce que tu perds, lui lança Claire en humant le whisky avec ravissement.

— Oh ! que si... répondit Brianna. C'est bien pour ça que je n'en prendrai pas.

— Dans le Massachusetts, il faut avoir vingt et un ans pour consommer de l'alcool dans un lieu public, expliqua Claire à Roger. Brianna les aura dans huit mois, c'est pourquoi elle n'est pas habituée au whisky.

Brianna feignit de s'indigner et adressa un sourire à Roger par-dessus sa tasse.

— À vous entendre, c'est un crime de ne pas aimer le whisky !
Il arquait les sourcils et répliqua :

— Nous sommes en Écosse, ne l'oubliez pas. Bien sûr que ne pas aimer le whisky est un crime !

— Ach oui ? rétorqua-t-elle en imitant l'accent écossais. Et bien j'espèrrrrre que ce n'est pas passible de la peine de morrrrrt !

Pris de court, il éclata de rire et manqua de recracher sa gorgée. Toussant et se frappant la poitrine, il regarda Claire. Celle-ci s'efforçait de sourire, mais elle avait pâli. Puis elle cligna des yeux et retrouva une expression plus sereine.

La conversation reprit alors sur un ton plus tranquille et familier, au grand plaisir de Roger. Ils bavardèrent longuement de tout et de rien et il eut bientôt l'impression de les connaître depuis toujours. De toute évidence, Brianna avait suivi de près le travail de son père et en connaissait beaucoup plus long que sa mère sur les jacobites.

— C'est incroyable qu'ils aient pu parvenir jusqu'à Culloden ! déclara-t-elle. Je n'ai jamais compris comment les Highlanders avaient pu remporter la bataille de Prestonpans avec à peine deux mille hommes, alors que les Anglais étaient plus de huit mille !

— Oui, il s'est passé à peu près la même chose lors de la victoire de Falkirk, enchaîna Roger. Ils étaient à pied, moins nombreux et mal armés... face à une armée de métier ; et pourtant !

— Mmm, confirma Claire en avalant une gorgée de whisky. Et pourtant...

— Je me demandais, dit Roger à Brianna d'un air détaché, si vous aimeriez venir avec moi sur certains des sites historiques, les anciens champs de bataille ? Ils sont intéressants et je suis sûr que vous me serez d'un très grand secours dans mes recherches.

Brianna se mit à rire et repoussa ses cheveux qui avaient une fâcheuse tendance à glisser dans sa tasse de thé.

— Je ne sais pas si je vous serais très utile, mais je vous accompagnerais volontiers.

— Fantastique ! s'exclama-t-il.

Pour sceller cet accord inespéré, il voulut saisir le flacon de whisky et faillit le renverser. Claire le rattrapa de justesse et lui remplit son verre tandis qu'il marmonnait des excuses confuses.

— C'est la moindre des choses après ce que je vous ai fait la dernière fois ! dit-elle en riant.

En la voyant à présent détendue et souriante, Roger fut pris d'un doute. Ses soupçons sur l'incident de l'autre jour n'étaient peut-être que le fruit de son imagination. Le visage de Claire ne lui fournit aucun indice.

Une demi-heure plus tard, la table roulante était jonchée des vestiges du festin, le flacon de whisky vide et eux trois assis en silence, avec le même sourire de satisfaction béate. Brianna s'étira, lança un regard hésitant vers Roger et demanda enfin où étaient les toilettes.

Il se redressa péniblement, le ventre tendu par le cake et les petits gâteaux. S'il ne s'éloignait pas rapidement de Fiona, il rentrerait obèse à Oxford.

— Nos toilettes ne sont pas très modernes, s'excusa-t-il en lui indiquant le chemin. Ce sont les modèles anciens, avec un réservoir au-dessus et une chaîne pour tirer la chasse.

— Ah oui, j'en ai déjà vu au British Museum, répondit Brianna. Pas dans une vitrine, mais dans les toilettes des dames.

Elle hésita avant d'ajouter :

— J'espère que vous n'avez pas le même genre de papier que celui du British Museum. Parce que, dans ce cas, j'ai des Kleenex dans mon sac.

Claire se mit à rire. Elle fouilla dans son sac et tendit plusieurs mouchoirs en papier à sa fille.

— Ce ne sera sans doute pas du papier kraft estampillé « Propriété du gouvernement de Sa Majesté », comme au musée, mais ce ne sera sans doute guère mieux, annonça-t-elle. En Grande-Bretagne, le papier hygiénique est rarement douillet et moelleux.

Brianna prit le papier et se dirigea vers la porte. Sur le seuil, elle se retourna et lança :

— Mais pourquoi fabriquent-ils délibérément du papier hygiénique qui ressemble à de la toile émeri ?

— Nos hommes ont un cœur en chêne massif, entonna Roger... et un derrière en acier trempé. Ça forme le caractère.

— Dans le cas des Écossais, je suppose que ce doit être héréditaire, ajouta Claire. Les hommes qui montaient à cru en kilt devaient avoir les fesses tannées.

Brianna gloussa.

— Je n'ose pas imaginer avec quoi ils s'essuyaient à l'époque.

— À vrai dire, ce n'était pas si mal, répondit Claire sur le même ton. Des feuilles de molène pendant l'été, presque aussi douces que du papier molletonné, et l'hiver ou à l'intérieur, c'était généralement un linge humide. Pas très hygiénique mais très agréable.

Roger et Brianna la dévisagèrent, interdits.

— Euh... je l'ai lu dans un livre.

Lorsque Brianna eut disparu dans le couloir, Claire se tourna vers Roger.

— Merci encore de nous avoir si bien reçues et... je ne peux pas vous dire quel service vous m'avez rendu en retrouvant la trace de ces hommes.

— Ce fut un plaisir, la rassura Roger. Ça m'a changé des toiles d'araignées et de la naphthaline. Dès que j'aurai trouvé autre chose sur vos jacobites, je vous le ferai savoir.

— Merci... hésita Claire.

Elle lança un regard vers la porte et ajouta en chuchotant :

— Au fait, je voudrais profiter que Bree n'est pas là pour vous demander autre chose... qui doit rester entre nous.

Roger s'éclaircit la gorge et redressa la cravate qu'il arborait pour l'occasion.

— Allez-y. Parlez sans crainte, dit-il, d'humeur joyeusement expansive devant la réussite de sa petite réunion. Je suis entièrement à votre service.

— Vous avez proposé tout à l'heure à Bree de vous accompagner dans vos recherches. Et, euh... il y a un endroit où je préférerais que vous ne l'emmeniez pas.

Une sonnette d'alarme retentit aussitôt dans le crâne de Roger. Allait-il découvrir le secret qui pesait sur Broch Tuarach ?

— C'est au vieux cromlech dont nous parlions l'autre jour. Vous savez... celui qu'on appelle Craigh na Dun.

Elle se pencha vers lui, le regard inquiet.

— Je ne vous le demanderais pas si ce n'était pas important. Je compte y emmener Brianna moi-même, mais plus tard. Malheureusement, je ne peux pas vous dire pourquoi pour le moment.

Mais je le ferai, je vous l'assure. Vous me promettez de ne pas y aller avec elle ?

— Si vous le souhaitez, bien sûr.

— Merci.

Elle lui tapota le bras d'un air reconnaissant et se leva pour partir. En voyant sa silhouette se détacher dans la lumière, quelque chose lui revint en mémoire. Ce n'était peut-être pas le bon moment pour aborder la question, mais il ne risquait pas grand-chose.

— Oh, docteur Randall... Claire ?

Elle se tourna vers lui. Le whisky lui avait rosi les joues et ses yeux étaient d'une couleur de miel doré très inhabituelle, un peu comme de l'ambre dans du cristal.

— Dans plusieurs documents qui faisaient allusion à ces hommes, dit-il en choisissant soigneusement ses mots, il est question d'un capitaine James Fraser. Il semble avoir été leur chef. Je me demandais si vous avez déjà entendu parler de lui ?

Elle resta figée quelques instants, retrouvant l'expression absente et nerveuse qu'elle avait eue à son arrivée. Puis elle se ressaisit et répondit avec un calme apparent :

— Oui, je sais qui il est.

Son visage était blême et une veine palpitait à la base de son cou.

— Je ne l'ai pas inclus dans ma liste parce que je sais déjà ce qui lui est arrivé. Jamie Fraser est mort à Culloden.

— Vous en êtes sûre ?

Soudain pressée de partir, Claire ramassa son sac à main et lança un regard nerveux vers le couloir. La vieille poignée en laiton des toilettes tournait sur elle-même ; Brianna n'arrivait pas à sortir.

— Oui, dit-elle enfin sans se retourner. J'en suis certaine. Oh, monsieur Wakefield... Roger.

Elle fit volte-face, fixant sur lui ses yeux à la couleur étrange.

Sous cet éclairage, ils semblaient presque jaunes, comme des yeux de félin.

— Je vous en prie, acheva-t-elle. Ne parlez pas de Jamie Fraser à ma fille.

Il était tard et Roger aurait dû être couché depuis longtemps, mais il n'arrivait pas à dormir. Que ce soit dû au harcèlement de Fiona, aux déroutantes contradictions de Claire Randall ou à la perspective exaltante de faire des recherches sur le terrain en compagnie de Brianna, il était sur les nerfs. Plutôt que passer des heures à se retourner dans son lit, il décida de mettre à profit cette nuit qui s'annonçait blanche. Quelques heures à mettre de l'ordre dans les affaires du révérend constituerait le meilleur des somnifères.

Un rayon de lumière filtrait sous la porte de la chambre de Fiona, au bout du couloir. Il descendit les escaliers sur la pointe des pieds. Une fois dans le bureau, il alluma la lumière et se tint immobile un moment, à contempler l'ampleur de la tâche qui l'attendait.

Le grand panneau en liège du secrétaire reflétait parfaitement l'esprit encombré du révérend. Il était entièrement tapissé de petits bouts de papier, de notes, photographies, polycopiés, factures, reçus, plumes d'oiseaux, coins d'enveloppes sur lesquels se trouvait un timbre intéressant, étiquettes, porte-clés, cartes postales, élastiques et autres trésors punaisés ou suspendus à un bout de fil.

À certains endroits, il y avait une douzaine de couches de pape-rasses. Pourtant, le révérend avait toujours su sans hésiter y retrouver l'objet qu'il cherchait. Roger avait toujours pensé que le panneau était organisé selon quelque principe mystérieux que même les chercheurs de la NASA n'auraient pu déchiffrer.

Il contempla le mur d'un air dubitatif et se demanda par où commencer. Ne voyant aucun point de départ logique, il décrocha au hasard un polycopié. C'était une liste de dates des assemblées générales de l'archevêché. Sans intérêt. Son attention fut détournée par un petit morceau de papier punaisé au-dessous : c'était un dessin d'enfant qui représentait un dragon crachant des flammes vertes et dont les naseaux laissaient échapper des volutes de fumée.

Le dessin était signé « Roger » au bas de la feuille, avec des grandes lettres capitales maladroites. Il se souvenait vaguement d'avoir expliqué au révérend que le dragon soufflait des flammes vertes parce qu'il se nourrissait exclusivement d'épinards. Il remit la liste des assemblées générales à sa place et s'éloigna du mur. Il s'en occuperait plus tard.

Comparé au tri des papiers du panneau de liège, le rangement de l'énorme secrétaire à coulisse semblait un jeu d'enfant, même avec sa quarantaine de minuscules tiroirs bourrés à craquer. Avec un soupir, Roger tira à lui le fauteuil à roulettes et s'y assit, décidé à ne s'arrêter qu'après avoir inspecté tous les documents que le révérend avait jugé bon de conserver.

Il y avait déjà cinq piles préparées : une de factures à régler ; une autre de papiers plus ou moins officiels — assurance automobile, rapports immobiliers, certificats d'inspection d'immeubles ; une troisième de notes et d'archives historiques ; une quatrième de souvenirs de famille ; et une dernière enfin, de loin la plus haute, faite de tout et de rien.

Profondément absorbé par sa tâche, il n'entendit pas la porte s'ouvrir, ni les pas qui s'approchaient dans son dos. Soudain, une grosse théière apparut sur la table, près de lui.

— Hein ! sursauta-t-il en clignant des yeux.

— J'ai pensé que vous auriez besoin d'un peu de thé, monsieur Wake... je veux dire Roger.

Fiona posa le petit plateau sur lequel étaient posées une tasse, une soucoupe et une assiette de biscuits.

— Ah, merci.

Le fait est qu'il avait un petit creux. Il adressa un sourire reconnaissant à Fiona, qui la fit immédiatement virer au cramoisi. Encouragée par cet élan de gratitude, elle s'assit sur un coin du bureau et se mit à l'observer avec ravissement, pendant qu'il reprenait son travail entre deux bouchées de biscuit au chocolat.

Sentant vaguement qu'il devait reconnaître sa présence d'une manière ou d'une autre, Roger brandit un biscuit à moitié grignoté et marmonna :

— Mmm, ils sont rudement bons !

— Vous les aimez ? C'est moi qui les ai faits !

Les joues rondes de Fiona prirent une teinte carrément pourpre. C'était une très jolie fille, cette Fiona. Petite, rondelette, avec des cheveux noirs et bouclés et de grands yeux noisette. Il se surprit soudain à se demander si Brianna Randall était bonne cuisinière, puis chassa rapidement cette idée de sa tête.

Se méprenant sur son geste, qu'elle prit pour de l'incrédulité, Fiona se pencha plus près :

— Mais si, je vous le jure ! insista-t-elle. C'est une recette de ma grand-mère. Elle disait toujours que c'étaient les biscuits préférés du révérend.

Ses grands yeux s'embrumèrent un instant.

— Elle m'a légué tous ses instruments et ses livres de cuisine. C'est que j'étais sa seule petite-fille...

— J'ai été désolé d'apprendre la mort de votre grand-mère. Ça s'est passé très vite, n'est-ce pas ?

Fiona acquiesça d'un air sombre.

— Oh, oui. Elle avait semblé en pleine forme toute la journée. Puis, après dîner, elle a annoncé qu'elle se sentait un peu fatiguée et qu'elle montait se coucher.

La jeune fille haussa les épaules et soupira :

— Elle s'est endormie et ne s'est jamais réveillée.

— C'est encore la meilleure façon de partir, déclara Roger. C'est ce qui pouvait lui arriver de mieux.

Mme Graham faisait déjà partie des murs bien avant que Roger ne vienne vivre au presbytère, alors qu'il était un timide orphelin de cinq ans. À l'époque, c'était une veuve d'un certain âge, avec de grands enfants. Chaque fois que Roger rentrait de sa pension pour les vacances, elle l'accueillait avec chaleur et l'entourait de toutes les attentions d'une mère, à sa manière droite et ferme. Le révérend et elle formaient un couple étrange mais, à eux deux, ils avaient su recréer pour lui un véritable foyer.

Ému par ces souvenirs, Roger prit la main de Fiona et la pressa doucement. Le regard de la jeune femme se brouilla et elle lui retourna son geste. Sa petite bouche rose s'entrouvrit légèrement et elle se pencha vers lui. Son souffle chaud caressait l'oreille de Roger.

— Euh... merci pour le thé... balbutia-t-il.

Il dégagea rapidement sa main.

— Merci infiniment, Fiona, répéta-t-il. Pour le... le thé et les gâteaux. C'était très bon, vraiment très bon, merci.

Il se détourna et se plongeait dans une autre pile de documents pour cacher son embarras. Il sortit un mince rouleau de coupures

de presse de l'un des petits tiroirs et les étala sur le bureau. Feignant une profonde concentration, il courba la tête. Au bout d'un moment, Fiona se redressa avec un grand soupir et s'éloigna d'un air résigné. Roger ne releva pas la tête avant d'avoir entendu la porte se refermer.

Roger soupira à son tour, de soulagement cette fois, et ferma brièvement les yeux, remerciant le Ciel de l'avoir échappé belle. Fiona était très attirante, certes. Elle cuisinait à merveille, certes. Mais elle était également d'une curiosité maladive. Elle s'immisçait dans ses affaires. Elle était irritante et obsédée par l'idée de se trouver un mari. S'il se laissait aller une seconde fois à effleurer cette chair fraîche et dodue, on publierait les bans avant qu'il ne s'en soit rendu compte. Or, si on devait publier des bans un jour, le nom associé à celui de Roger Wakefield sur le contrat de mariage serait celui de Brianna Randall !

Il était lui-même surpris de cette soudaine détermination et se demanda comment il allait pouvoir s'y prendre. Puis il rouvrit les yeux et sursauta : là, devant lui, se trouvait inscrit noir sur blanc le nom qu'il imaginait sur son contrat de mariage... Randall.

Il ne s'agissait pas de Brianna mais de Claire. Le titre disait : *UNE REVENANTE*. Dessous, il y avait une photo de Claire, avec vingt ans de moins. L'expression hagarde mise à part, elle n'avait guère changé. Elle était assise dans un lit d'hôpital, les cheveux en bataille, ses lèvres fines serrées comme un piège d'acier, et ses yeux extraordinaires fixaient l'objectif.

Stupéfait, Roger feuilleta rapidement la liasse de coupures, puis reprit la première et la lut plus attentivement. Bien que le fait divers ait fait sensation à l'époque, les articles contenaient peu d'informations concrètes.

Claire Randall, épouse du professeur Frank Randall, éminent historien, avait mystérieusement disparu lors d'un séjour en Écosse à Inverness, vers la fin du printemps 1945. On avait retrouvé sa voiture dans les bois, mais aucune trace de la conductrice. Le quadrillage de la région n'avait rien donné. Après plusieurs mois de recherches, la police et le malheureux époux avaient conclu à l'assassinat, peut-être perpétré par un vagabond, et pensaient que

le cadavre de la jeune femme avait été dissimulé quelque part dans une crevasse des falaises des environs.

Puis, un beau jour de 1948, près de trois ans plus tard, Claire Randall était réapparue tout aussi mystérieusement. On l'avait découverte, hagarde, échevelée et vêtue de haillons, près du lieu même où elle avait disparu. En bon état de santé, bien que souffrant d'une légère malnutrition, Mme Randall avait paru désorientée et incohérente.

N'en croyant pas ses yeux, Roger parcourut les autres coupures de journaux. Il n'en tira pas beaucoup plus d'informations, si ce n'était que Claire Randall avait été hospitalisée et traitée pour état de choc. Il y avait des photos du mari, que les légendes décrivaient comme « fou de joie », mais qui paraissait plus abasourdi que joyeux. On pouvait difficilement le lui reprocher.

Il examina soigneusement les clichés. Frank Randall était un bel homme brun, mince, à l'allure nonchalante et aristocratique. Il se tenait sur les marches de l'hôpital d'Inverness, les yeux plissés, surpris par le flash du photographe alors qu'il rendait visite à son épouse.

Roger suivit des yeux le contour de la longue mâchoire étroite, la courbe du crâne, la forme des oreilles et se rendit soudain compte qu'il cherchait ce que Brianna avait hérité de son père. Intrigué, il se leva et alla prendre l'un des ouvrages de Frank Randall sur une étagère. Il tourna quelques pages et trouva un meilleur portrait. On y voyait Frank Randall en couleurs et de face. Il était en fait châtain foncé, et non roux. Brianna devait tenir cette tignasse flamboyante de quelque aïeul, tout comme ses yeux bleu foncé, étirés comme ceux d'un chat, des yeux magnifiques, mais qui n'avaient rien à voir avec ceux de sa mère, ni de son père. Il avait beau chercher, il n'y avait rien dans cette beauté rousse qui rappelât son illustre géniteur.

Il referma le livre avec un soupir et rassembla les coupures de presse. Il était grand temps de cesser de rêvasser et de se mettre sérieusement au travail, sinon il y serait encore dans douze mois.

Il allait remettre les coupures dans la pile « souvenirs de famille », quand une autre manchette retint son attention : *Enlevée par les*

fées. Ce n'était pas tant le titre lui-même qui l'avait arrêté que la date de l'article : 6 mai 1948.

Il reposa doucement le papier, comme s'il s'agissait d'une bombe à désamorcer. Il ferma les yeux et tenta de se remémorer une de ses conversations avec les Randall. « Dans le Massachusetts, il faut avoir vingt et un ans pour consommer de l'alcool dans un lieu public », avait déclaré Claire. « Brianna les aura dans huit mois. » Vingt ans. Elle avait donc vingt ans.

Incapable de compter rapidement à rebours, il alla chercher le calendrier perpétuel que le révérend conservait dans un endroit de son mur en liège. Il trouva la date et resta figé, le doigt écrasé sur le papier, le sang lui battant aux tempes.

Claire Randall était non seulement revenue de sa mystérieuse escapade hagarde, mal nourrie et incohérente... mais également enceinte.

Roger avait fini par trouver le sommeil tard dans la nuit avec, pour conséquence, un réveil difficile et tardif. Les paupières lourdes, il se traîna vers son petit déjeuner avec un début de migraine que ni la douche glacée ni les jacasseries de Fiona ne purent dissiper.

Il se mit au travail mais, oppressé, il l'abandonna bientôt pour sortir prendre l'air. Après avoir marché à grands pas une vingtaine de minutes sous une pluie fine, il commença à se sentir mieux. Hélas, plus ses idées s'éclaircissaient, plus elles le ramenaient à la découverte de la veille.

Brianna n'était pas au courant. C'était évident à la façon dont elle parlait de son père. Apparemment, Claire ne voulait pas qu'elle le sache, sinon elle le lui aurait annoncé elle-même. À moins que ce voyage en Écosse n'ait pour but de la préparer à cette confession ? Le vrai père de la jeune fille était sûrement écossais : après tout, Claire avait disparu et était réapparue en Écosse. Était-il toujours vivant ?

Toutes ces hypothèses lui donnaient le tournis. Claire avait-elle amené sa fille en Écosse pour lui présenter son vrai père ? Roger secoua la tête d'un air dubitatif. Non, la méthode était un peu trop brutale, traumatisante pour Brianna et tout aussi douloureuse

pour sa mère, sans parler du choc pour le père en question. En outre, Brianna paraissait vouer une adoration sans limites à Frank Randall. Comment réagirait-elle en apprenant qu'elle avait aimé et vénéré un homme qui n'était pas son vrai géniteur ?

Roger était gêné pour toutes les parties concernées, y compris lui-même. Il n'avait pas demandé à se retrouver mêlé à cet imbroglio et regrettait déjà l'état d'ignorance béate dans lequel il se trouvait vingt-quatre heures plus tôt. Claire Randall lui était très sympathique, et d'avoir découvert par hasard cette histoire d'adultère le mettait mal à l'aise. Mais ne faisait-il pas preuve d'un sentimentalisme réactionnaire ? Après tout, qui disait que Frank Randall avait été un mari idéal ? Si elle l'avait quitté pour un autre homme, elle avait sans doute ses raisons. Mais alors... pourquoi était-elle revenue ?

Roger rentra au presbytère en nage et de mauvaise humeur. Il jeta sa veste en boule dans l'entrée et grimpa à l'étage. Rien de tel qu'un bon bain chaud pour se remettre les idées en place.

Dans sa chambre, il ouvrit la penderie et chercha à tâtons le tissu éponge rugueux de son vieux peignoir blanc. Ses doigts rencontrèrent tout à coup une étoffe soyeuse au plus profond du placard. Changeant d'avis, il fit glisser un à un les portemanteaux sur la tringle et extirpa la vieille robe de chambre en soie du révérend.

Il la contempla avec affection. Avec le temps, le fond jaune avait viré à l'ocre, mais les paons multicolores n'avaient en rien perdu de leur éclat ; ils déployaient leur queue avec une insouciance seigneuriale et fixaient le spectateur de leurs petits yeux noirs. Il enfouit son nez dans la soie et, les yeux clos, inspira profondément. Le léger parfum de Borkum Riff et de whisky renversé fit aussitôt revivre pour lui le révérend Wakefield bien mieux que le mur de liège n'aurait pu le faire.

Combien de fois avait-il humé cette odeur rassurante, rehaussée d'une touche d'*Old Spice*, alors qu'il pressait son visage contre la soie fraîche, blotti dans les bras protecteurs de son père adoptif ? Tous les autres vêtements du vieil homme étaient partis à l'Armée du Salut, mais Roger n'avait pu se résoudre à se défaire de cette robe de chambre.

Il la passa sur ses épaules nues, légèrement surpris de la trouver si chaude, comme la caresse d'une main sur sa peau. Il remua les épaules, agréablement surpris du contact de la soie, rabattit les pans de la robe autour de lui et noua la ceinture.

Sur ses gardes au cas où Fiona ferait une apparition impromptue, il traversa le hall sur la pointe des pieds et s'enferma dans la salle de bains. L'énorme cumulus surplombait la baignoire, tel le gardien d'une source sacrée. Enfant, chaque semaine il avait dû allumer le brûleur avec une pierre à briquet avant de prendre son bain. Tandis que le gaz s'échappait en sifflant au-dessus de sa tête, ses mains, tremblantes et moites devant la menace d'une explosion imminente, dérapaient vainement sur le percuteur métallique.

Heureusement, le ballon d'eau chaude était à thermostat et la flamme du brûleur ronronnait paisiblement sans qu'on ait à intervenir. Roger ouvrit le robinet d'eau chaude à fond, fit décrire un quart de tour à celui d'eau froide, et attendit que la baignoire se remplisse.

Une fois qu'il rentrait son ventre et qu'il se tenait le dos droit, il était plutôt bien, conclut-il en se contemplant dans le miroir en pied accroché derrière la porte. Corps ferme et mince, jambes longues, mais pas noueuses. Les épaules un peu maigrichonnes, peut-être ? Il fronça les sourcils d'un air critique, prenant des poses.

Il passa une main dans ses épais cheveux bruns, et essaya de s'imaginer avec une barbe et les cheveux longs, comme certains de ses étudiants. Serait-il irrésistible, ou aurait-il l'air mangé par les mites ? Cela lui donnerait sans doute une allure de pirate, comme Edward Teach ou Henry Morgan. Il fronça les sourcils d'un air menaçant et montra les dents :

— Grrr ! lança-t-il à son reflet.

— Monsieur Wakefield ? répondit le miroir.

Roger fit un bond en arrière et se heurta un orteil contre le pied griffu de la baignoire ancienne.

— Aïe !

— Tout va bien, monsieur Wakefield ? demanda le miroir.

La poignée de porte en porcelaine s'agita.

— Bien sûr que tout va bien ! aboya-t-il. Allez-vous-en, Fiona. Je suis dans mon bain.

Il entendit un gloussement de l'autre côté de la porte.

— Aha ! Ça ne fera jamais que le deuxième depuis ce matin. Je ne savais pas que vous étiez aussi coquet, monsieur Wakefield ! Si vous cherchez le savon à la lavande, il est dans le tiroir sous le lavabo.

— Non, je n'en ai pas besoin, grogna-t-il.

La baignoire à moitié pleine, il ferma les robinets. Fiona s'était enfin éloignée. Ce retour au calme était reposant et il inhala une grande bouffée de vapeur. Grimaçant légèrement sous la morsure de l'eau chaude, il s'assit lentement dans la baignoire et sentit une légère sueur lui recouvrir le visage.

— Monsieur Wakefield ?

La voix était de retour, picorant l'autre côté de la porte comme un rouge-gorge.

— Allez-vous-en, Fiona ! J'ai tout ce qu'il me faut, grommela-t-il en s'enfonçant dans l'eau.

Le niveau d'eau monta autour de lui, enveloppant son corps tels les bras caressants d'une maîtresse.

— Non, pas tout, répondit la voix.

— Puisque je vous le dis !

Il balaya du regard la rangée de flacons, de pots et de produits de toilette sur l'étagère au-dessus du lavabo.

— J'ai trois sortes de shampooings, du démêlant, de la crème à raser, de l'eau de Cologne, du déodorant. Je ne vois vraiment pas ce qu'il me faudrait de plus.

— Et les serviettes ?

Il lança un regard affolé autour de lui dans la salle de bains. Pas l'ombre d'une serviette ! Il ferma les yeux, serra les dents et compta mentalement jusqu'à dix. Comme cela s'avérait insuffisant, il recompta jusqu'à vingt. Enfin, se sentant capable d'articuler deux mots sans aboyer, il déclara sur un ton posé :

— D'accord, Fiona. Posez-les devant la porte, s'il vous plaît. Ensuite, laissez-moi en paix, je vous en prie.

Un pas traînant sur le tapis de l'autre côté de la porte lui indiqua que Fiona s'éloignait à contrecœur. Avec un soupir de soulagement, il s'abandonna aux joies de l'intimité. Dans la paix, le calme et la sérénité.

À présent qu'il était en mesure de réfléchir objectivement à sa découverte dérangeante, il se rendit compte qu'il mourait d'envie de connaître l'identité du vrai père de Brianna. À en juger par sa fille, ce devait être un bel homme. Cela avait-il suffi pour séduire une femme comme Claire Randall ?

Il avait déjà déduit qu'il s'agissait d'un Écossais. Habitait-il, ou avait-il habité à Inverness ? Une telle proximité expliquait peut-être la nervosité de Claire et ses airs mystérieux. Mais cela ne justifiait pas totalement ses étranges requêtes. Pourquoi ne voulait-elle pas qu'il conduise Brianna à Craigh na Dun, ni qu'il mentionne le nom du capitaine des hommes de Broch Tuarach ?

Il lui vint soudain une idée qui le fit bondir dans son bain et éclabousser les rebords en fonte. Et si ce n'était pas le soldat jacobite du XVIII^e siècle qui l'inquiétait, mais uniquement son nom ? Si l'homme avec lequel elle avait eu un enfant en 1948 s'appelait lui aussi James Fraser ? C'était un nom très répandu dans les Highlands.

Oui, cela expliquait beaucoup de choses. Si Claire tenait à montrer elle-même l'ancien cromlech à sa fille, ce devait être parce que c'était là qu'elle l'avait rencontré, ou que Brianna avait été conçue. Le cercle de menhirs était un rendez-vous d'amoureux notoire. Roger lui-même y avait emmené des filles quand il était encore au lycée. Il n'y avait rien de tel que cette atmosphère de mystère païen pour faire craquer les filles et avoir raison de leurs dernières réserves.

Il eut soudain la vision inattendue du corps blanc de Claire Randall, mêlé dans un abandon sauvage au corps nu et puissant d'un grand roux. La peau luisante et striée de brins d'herbe, ils se contorsionnaient dans des spasmes frénétiques au beau milieu des rochers dressés vers le ciel. La scène était si crue et si sensuelle qu'il sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage. Des gouttelettes de sueur ruisselèrent le long de son torse pour se perdre dans l'eau du bain.

Seigneur ! Comment allait-il soutenir le regard de Claire Randall la prochaine fois qu'il la rencontrerait ? Et que dirait-il à Brianna ? « Tiens, salut ! Vous avez fait des lectures intéressantes ces temps-ci ? Quels bons films avez-vous vus dernièrement ? Au fait, sachiez-

vous que vous étiez le fruit des amours torrides et illégitimes de votre mère ? »

Non, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait faire. La situation le dépassait. Il ne tenait pas à y être mêlé, mais parallèlement, il ne pouvait penser à autre chose. Il aimait bien Claire Randall. Sa fille aussi. À dire vrai, il aimait *beaucoup* sa fille, au point d'en être obsédé. Il aurait voulu la protéger et lui épargner le choc et la douleur qui paraissaient à présent inévitables. Il était néanmoins contraint de se taire en attendant que Claire Randall mène son affaire selon ses vœux. Ensuite, il serait là pour ramasser les morceaux.

Mères et filles

COMBIEN POUVAIT-IL BIEN Y AVOIR de salons de thé à Inverness ? Aussi loin que portait le regard, High Street était bordée de petits cafés et d'échoppes pour touristes. Depuis que la reine Victoria avait rendu les Highlands accessibles et sûres pour les voyageurs et accordé son approbation royale à toute la région, le nombre de visiteurs n'avait cessé d'augmenter. Les Écossais, qui, jusque-là, n'avaient jamais vu venir du sud que des invasions armées et des ingérences politiques, avaient superbement relevé le défi.

On ne pouvait faire un pas sans tomber sur une boutique vendant des sablés écossais, des galets d'Édimbourg, des mouchoirs brodés de chardons, des cendriers en forme de cornemuse, des badges de clan en aluminium, des dagues coupe-papier, des *sporran*¹, sans compter un assortiment étourdissant d'objets en imitation tartan : casquettes, cravates, serviettes de table...

En examinant un ensemble de serviettes peintes au pochoir avec un portrait grotesque du monstre du loch Ness censé chanter *Ce n'est qu'un au revoir, mes frères*, je me dis soudain que Victoria devait en avoir gros sur la conscience.

Brianna déambulait entre les étroits rayons du magasin, la tête levée, contemplant avec stupéfaction les marchandises suspendues aux poutres.

1. Sorte d'escarcelle, souvent en fourrure, portée sur le devant du kilt et retenue par une ceinture (*N.d.T.*)

— Tu crois que ce sont des vrais ? demanda-t-elle en montrant des bois de cerf montés sur un socle en bois, à côté d'une forêt de tuyaux de cornemuse.

— Les bois ? Oh, oui. Je ne pense pas que la technologie plastique soit déjà arrivée jusqu'ici. Et puis, tu as vu le prix ? Tout ce qui coûte plus de cent livres sterling est sans doute vrai.

Brianna ouvrit des yeux ronds et baissa la tête.

— Finalement, je crois que je vais acheter un tartan à Jane. Elle s'en fera un kilt.

— Un tissu pure laine de qualité te coûtera aussi cher, lui dis-je. Mais ce sera nettement plus facile à transporter. Dans ce cas, allons chez *Kiltmaker*. C'est là qu'on trouvera les plus beaux.

Bien entendu, il s'était mis à pleuvoir. Nous enfouîmes nos paquets sous les mackintoshs que j'avais eu la prévoyance d'emporter.

Brianna poussa un long soupir.

— Je comprends maintenant pourquoi on appelle ça des mackintoshs. Seul un Écossais pouvait les inventer. Mais il pleut donc tout le temps dans ce pays ?

— Hélas, pratiquement, répondis-je. Mais si tu veux mon avis, M. Mackintosh devait être une petite nature. La plupart des Écossais que j'ai connus étaient tous imperméables à la pluie.

Je me mordis la langue. Apparemment, Brianna n'avait pas relevé l'allusion. Elle observait la cascade d'eau qui se déversait de la gouttière.

— Tu sais, Maman, on ferait mieux d'emprunter le passage pour piétons. Personne ne nous laissera traverser ici.

Hochant la tête d'un air absent, je la suivis dans la rue, le cœur palpitant sous l'effet d'une soudaine montée d'adrénaline.

« Quand vas-tu te décider à mettre enfin un terme à cette situation impossible, maugréai-je en moi-même. Tôt ou tard, tu vas faire une gaffe et te trahir. Pourquoi ne pas le lui dire le plus rapidement possible ? »

Si j'avais tant tardé, ce n'était pas par lâcheté. Ou si ça l'était, peu importait. Le moment n'était pas encore venu. Je voulais d'abord qu'elle voie l'Écosse. Pas cette Écosse-là, me dis-je en passant devant un étalage de layette écossaise, mais la lande sauvage.

Et Culloden. Mais surtout, je voulais être en mesure de lui raconter la fin de l'histoire. Pour cela, j'avais besoin de Roger Wakefield.

Comme si mes pensées avaient suffi à la faire surgir de nulle part, j'aperçus au même instant le toit orange de sa vieille Austin Morris garée dans le parking sur ma gauche, aussi voyante qu'un feu de détresse dans le brouillard.

Brianna l'avait vue, elle aussi. Il ne pouvait y avoir à Inverness beaucoup de voitures d'une couleur aussi criarde et dans un tel état de délabrement. Elle me l'indiqua du menton :

— Dis donc, ce n'est pas la voiture de Roger Wakefield ?

— Je crois bien.

Il y avait un café sur notre droite, d'où nous parvenait un délicieux parfum de brioches fraîches, de toasts et de café. J'attrapai Brianna par le bras et l'entraînai à l'intérieur.

— Finalement, j'ai faim, expliquai-je. Prenons un chocolat chaud et des gâteaux.

Brianna était encore assez enfant pour se laisser tenter par un chocolat, et suffisamment jeune pour manger à n'importe quelle heure de la journée. Elle ne m'opposa donc aucune résistance. Elle s'installa à une table et inspecta la petite affichette verte tachée de thé qui faisait office de menu.

Je n'avais pas particulièrement envie de chocolat mais j'avais besoin de quelques minutes pour réfléchir à tête reposée. De l'autre côté de la rue, d'énormes lettres peintes sur le mur du parking indiquaient : *Propriété des chemins de fer écossais. Réservé aux voyageurs*. Suivait une série d'injonctions menaçant les contrevenants de toutes sortes de représailles. À moins que Roger ne fût une vraie tête brûlée, il avait dû prendre le train. Il pouvait s'être rendu n'importe où, mais sa destination la plus probable était Édimbourg, ou bien Londres. Ce cher garçon prenait mon projet de recherche très à cœur.

J'avais moi-même consulté les horaires des trains quelques jours plus tôt, en perspective d'un court voyage à Édimbourg. Je tentai vainement de me souvenir de l'heure d'arrivée du dernier train.

— Je me demande si Roger va rentrer par le train de huit heures ? dit soudain Brianna.

Je manquai de m'étrangler avec mon chocolat chaud.

Son attention aux allées et venues du jeune homme en disait long sur l'intérêt qu'il avait suscité en elle.

Manifestement, il lui avait tapé dans l'œil.

— Je me demandais, reprit-elle sur un ton innocent... Si on achetait un petit cadeau à Roger Wakefield pendant qu'on y est, pour le remercier de tout le mal qu'il se donne pour nous ?

— Bonne idée, répondis-je, amusée. Qu'est-ce qui lui ferait plaisir, à ton avis ?

Elle plongeait le nez dans sa tasse, cherchant l'inspiration.

— Je ne sais pas. Quelque chose de joli. Ton enquête semble représenter beaucoup de travail.

Elle releva brusquement la tête d'un air interrogateur.

— Pourquoi t'être adressée à lui ? Si tu voulais retrouver la trace de personnes ayant vécu au XVIII^e siècle, tu aurais pu consulter une agence spécialisée. Quand il devait reconstituer une généalogie et qu'il n'avait pas le temps de s'en occuper lui-même, Papa faisait toujours appel à *Scot Search*.

— Oui, je sais, répondis-je en cherchant désespérément une explication adéquate.

Nous pénétrions en eaux troubles.

— Ce projet... avait une importance spéciale pour... ton père. Il aurait voulu que Roger s'en occupe.

— Ah, je vois.

Elle resta silencieuse quelques minutes, et observa la pluie dégouliner le long de la vitre du café.

— Il te manque, Papa ? demanda-t-elle soudain.

Elle replongea aussitôt le nez dans sa tasse, évitant mon regard.

— Oui.

Je caressai d'un doigt le bord de ma tasse intacte, et essuyai une goutte de chocolat.

— On ne s'entendait pas toujours très bien, tu le sais, repris-je. Mais... oui, nous avions beaucoup d'estime l'un pour l'autre. Et puis, en dépit de tout, nous nous aimions, à notre manière. Oui, il me manque.

Elle hocha la tête sans mot dire, puis me prit la main. Je pressai ses doigts entre les miens. Nous restâmes ainsi un long moment

en silence, puis je repoussai brusquement ma chaise, faisant couiner les pieds métalliques sur le linoléum.

— J'avais complètement oublié ! m'exclamai-je. J'ai une lettre urgente à poster pour l'hôpital. Je comptais la déposer sur le chemin en venant ici, puis ça m'est sorti de la tête. En me dépêchant, je peux peut-être arriver avant la dernière levée du courrier. Va donc chez *Kiltmaker*, c'est à deux pas, de l'autre côté de la rue. Je t'y rejoindrai après la poste, d'accord ?

Brianna parut surprise, mais acquiesça.

— D'accord. Mais la poste est loin d'ici, tu vas te faire tremper !

— Ce n'est pas grave. Je prendrai un taxi.

Je déposai un billet sur la table et enfilai mon imper.

Il y a des villes où les taxis semblent solubles. Ils disparaissent dès la première goutte de pluie. Toutefois, à Inverness, un tel comportement entraînerait vite l'extinction de l'espèce. Je n'avais pas fait vingt mètres dans la rue que j'aperçus deux gros taxis noirs devant un hôtel. Je m'engouffrai dans l'un d'eux et m'installai dans la cabine douillette qui sentait le tabac blond. Outre leur confort et le grand espace qui permet d'étirer ses jambes, les taxis anglais ont une odeur bien à eux. C'était un de ces petits détails qui m'avaient tant manqué ces vingt dernières années.

— Au 64 ? répéta le chauffeur. C'est pas le vieux presbytère ?

Malgré le chauffage efficace du véhicule, son conducteur était emmitoufflé jusqu'aux oreilles dans une grosse écharpe et un épais blouson. Une casquette en tweed protégeait son crâne dégarni des courants d'air. Au fil du temps, les Écossais modernes s'étaient considérablement ramollis. Ils n'avaient plus grand-chose à voir avec les Highlanders que j'avais connus, ces grands costauds qui dormaient à même le sol dans la bruyère avec, pour seuls vêtements, une chemise et un plaid. D'un autre côté, je n'avais jamais tellement apprécié de dormir à la belle étoile, enroulée dans un plaid humide. Je confirmai l'adresse au chauffeur et nous démarâmes en projetant de hautes gerbes d'eau de pluie.

J'avais un peu honte de venir interroger la gouvernante de Roger en son absence, et de tromper Brianna par-dessus le marché. Cependant, il m'aurait été difficile de leur expliquer ce que j'étais en train de faire. Je ne savais pas encore exactement comment, ni

quand, je leur annonçerais ce que j'avais à leur dire, mais je sentais que ce n'était pas pour tout de suite.

Je fouillai le fond de la poche de mon imperméable. La présence entre mes doigts de la lettre de *Scot Search* me rassura. Je n'avais jamais suivi de près les recherches de Frank, mais je l'avais souvent entendu parler de cette agence. Elle employait une demi-douzaine de chercheurs spécialisés en généalogie écossaise. C'était une maison sérieuse, pas de celles qui vous envoyaient un arbre généalogique vous apparentant à Robin des Bois et qui s'en tenaient là.

Ils avaient fait un travail soigné et approfondi sur Roger Wakefield. Je savais qui étaient ses parents et grands-parents, et je pouvais remonter sept à huit générations. En revanche, j'ignorais jusqu'où ce jeune homme serait capable d'aller. Le temps me le dirait sans doute.

Je payai le chauffeur de taxi et pataugeai jusque sous le porche du presbytère. Là, j'eus juste le temps de m'ébrouer avant que la porte ne s'ouvre.

Fiona m'adressa un large sourire. Elle avait un visage rond et naturellement enjoué. Elle était en jean et son tablier en dentelle dégageait un parfum de cire citronnée et de pâte fraîche.

— Madame Randall ! s'exclama-t-elle. Je peux vous être utile ?

— Peut-être bien, Fiona. J'aimerais vous parler de votre grand-mère.

— Tu es sûre que ça ira, Maman ? Tu ne veux pas que j'appelle Roger et que je reporte notre rendez-vous à demain ? Je resterai avec toi si tu veux.

Brianna se tenait devant la porte de notre chambre, l'air soucieux. Elle s'était habillée pour la marche, avec des bottes, un jean et un pull-over, mais avait ajouté à sa tenue l'écharpe en soie orange et bleu que Frank lui avait rapportée de Paris quelques semaines avant sa mort, deux ans plus tôt.

— Exactement la couleur de tes yeux, ma petite beauté, avait-il dit en lui nouant l'écharpe autour du cou.

Le « petite beauté » était devenu une plaisanterie entre eux. Brianna avait largement dépassé le mètre soixante-dix-huit de son père depuis l'âge de quinze ans, mais c'était le surnom qu'il lui

avait donné depuis sa plus tendre enfance. Ce sobriquet affectueux lui était resté même quand il dut se hisser sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur le bout de son nez.

L'écharpe, du moins la partie bleue, était effectivement de la même couleur que les yeux de Brianna : le bleu des lochs écossais, des ciels d'été et de la silhouette distante des montagnes perdues dans la brume. Elle la chérissait, et le fait qu'elle la porte pour son rendez-vous avec Roger Wakefield était révélateur.

— Mais non, je t'assure, ma chérie. Je peux très bien me débrouiller toute seule, me défendis-je.

Je lui montrai d'un signe de la main le petit plateau en argent posé sur ma table de chevet, avec une théière et une assiette de toasts froids.

— Mme Thomas m'a apporté de quoi grignoter au cas où j'aurais une petite faim plus tard.

Je priai le Ciel qu'elle n'entende pas les gargouillis de protestation de mon estomac sous les draps, devant un tel mensonge.

— Bon, si tu insistes.

Brianna se dirigea à contrecœur vers la porte.

— On rentrera dès qu'on aura vu Culloden.

— Ne vous pressez pas à cause de moi ! criai-je derrière elle.

J'attendis que la porte se referme et m'assurai qu'elle était bien partie. Alors, je me jetai sur le tiroir de la table de nuit où j'avais caché la veille une grande tablette de chocolat aux noisettes.

Une fois l'entente cordiale rétablie avec mon estomac, je m'enfonçai dans mon oreiller et regardai par la fenêtre la brume grise qui épaississait. Une branche de tilleul en fleur battait contre le carreau. Le vent se levait. Il avait beau faire chaud dans la chambre, la bouche du chauffage central ronronnait doucement au pied du lit. Blottie sous les draps, je pensai qu'il faisait sûrement froid à Culloden.

Peut-être pas autant que ce jour d'avril 1746, quand Charles-Édouard Stuart, le dénommé « Bonnie Prince Charlie », avait conduit ses hommes vers ce pré maudit, sous le feu des canons anglais, en pataugeant dans la gadoue glacée. Les récits de la bataille mentionnaient tous le froid mordant, les derniers Highlanders encore en vie au milieu des cadavres, couverts de sang et de pluie,

implorant, dans des râles d'agonie, la merci des vainqueurs. Le duc de Cumberland, aux commandes de l'armée anglaise, avait ordonné d'achever tous les blessés.

Les morts avaient été empilés comme des rondins de bois puis brûlés pour éviter tout risque d'épidémie. De nombreux blessés, échappés par miracle à la curée, avaient fini grillés vifs, sans même la grâce d'une balle dans la tête. Désormais, ils étaient tous à l'abri de la guerre et des intempéries, enfouis sous le tapis de verdure de Culloden.

J'avais déjà visité l'endroit, près de trente ans auparavant. Frank m'y avait emmenée lors de notre lune de miel. À présent, il était mort, et j'avais à mon tour emmené ma fille visiter l'Écosse. Je tenais à ce qu'elle voie Culloden, mais rien au monde ne me forcerait à retourner sur ce pré funeste.

J'avais prétexté une soudaine indisposition pour éviter d'accompagner Brianna et Roger dans leur expédition. Le hic était que j'étais maintenant condamnée à garder la chambre. Si je me levais et commandais un déjeuner, Mme Thomas risquait de vendre la mèche. Je jetai un regard dans le tiroir : il y avait trois autres plaquettes de chocolat et un roman policier. Avec un peu de chance, voilà qui m'occuperait pendant le reste de la journée.

Le roman était bon, mais le bruissement du vent qui se levait à l'extérieur était hypnotique et la chaleur de mon lit douillet trop accueillante. Je m'endormis doucement et rêvai d'Écossais en kilt, bercée par les chuchotements des soldats autour des feux de camp.

Culloden

— **Q**UEL HORRIBLE FACIÈS DE COCHON !
Brianna s'arrêta pour examiner de plus près le mannequin de cire qui se dressait dans un coin du hall d'accueil de Culloden. Il ne devait guère mesurer plus d'un mètre cinquante-cinq. Il portait la redingote rouge des officiers anglais, des bas de laine, un gilet brodé d'or tendu sur sa bedaine, une perruque poudrée perchée sur un front bas.

— Oui, ce n'était pas vraiment un Apollon, convint Roger amusé. Mais c'était un sacré général, du moins comparé à son élégant cousin !

Il indiquait le mannequin de Charles-Édouard Stuart, plus grand et plus noble, qui se tenait de l'autre côté du hall. Il avait le regard perdu dans le lointain et portait un bonnet de velours bleu orné d'une cocarde blanche, ignorant royalement son cousin et adversaire, le duc de Cumberland.

— On l'appelait « Billy le boucher », expliqua Roger en revenant vers la silhouette trapue du duc. Et à juste titre ! Après la victoire, ses hommes ont fait régner la pire période de terreur qu'on ait connue dans les Highlands. Ils ont poursuivi les survivants de la bataille jusque dans les collines, brûlant et pillant tout sur leur passage. Tous les Highlanders étaient abattus sur place, sans qu'on ait cherché à savoir s'ils s'étaient battus pour Charlie ou pas. Les femmes et les enfants étaient condamnés à

mourir de faim. Un des contemporains du duc a déclaré : *Il a créé un désert et l'a appelé « paix »*. Même après tout ce temps, je crains que Cumberland ne soit pas un personnage très populaire dans la région.

Le conservateur du musée, un ami de Roger, lui avait confié que si le mannequin de Bonnie Prince Charlie était traité avec respect, les boutons du manteau du duc de Cumberland disparaissaient continuellement et le mannequin lui-même avait fait plusieurs fois l'objet de canulars plus que douteux.

— Un beau matin, en arrivant au musée, il a trouvé un grand coutelas de Highlander planté dans la panse de Son Excellence. Le pauvre, il en était tout retourné !

— Je veux bien le croire ! murmura Brianna en lançant au duc un regard inquiet. Les gens n'ont donc pas oublié ?

— Pensez-vous, les Écossais ont une mémoire d'éléphant et ils ne pardonnent pas facilement.

— Vraiment ?

Elle lui lança un regard intrigué.

— Et vous, Roger, vous êtes écossais ? Wakefield, ça ne sonne pas d'ici. Pourtant, à vous entendre parler du duc de Cumberland...

Ses lèvres esquissaient un petit sourire, mais il n'arrivait pas à décider si elle le taquinait.

— Écossais et fier de l'être ! répondit-il sérieusement. Wakefield n'est pas mon vrai nom, mais celui du révérend. Il était l'oncle de ma mère et, quand mes parents ont été tués pendant la guerre, il m'a adopté. Mon vrai nom est MacKenzie.

D'un signe de tête, il indiqua le mannequin du duc de Cumberland et, derrière lui, les monuments aux morts de Culloden que l'on apercevait à travers les croisées de la fenêtre.

— Quant à ce que je pense de cette ordure... Il y a là-bas, ajouta-t-il, une grosse stèle funéraire portant le nom de MacKenzie et, dessous, bon nombre de mes ancêtres.

Avançant la main, il donna une chiquenaude dans l'une des épaulettes du duc.

— Je n'en fais pas une affaire personnelle, mais je n'ai pas oublié pour autant.

Il se tourna vers Brianna et lui tendit la main.

— On sort ? proposa-t-il.

Il faisait plutôt froid. Les rafales de vent faisaient claquer deux étendards de chaque côté du champ de bataille. L'un jaune, l'autre rouge, ils marquaient l'emplacement des tentes depuis lesquelles les deux commandants avaient suivi les combats, dans l'attente de leur issue.

— À ce que je vois, ils ne se mouillaient pas trop ! commenta Brianna avec sarcasme. Au moins, ils ne risquaient pas de prendre une balle perdue.

La voyant frissonner, Roger l'attira contre lui. Une bouffée de bien-être l'envahit à la sentir si près et il tenta de masquer son émotion en se lançant dans un long monologue historique.

— À l'époque, les généraux dirigeaient leurs hommes depuis l'arrière. Surtout Charlie. Quand les choses ont commencé à se gâter pour lui, il a filé si vite qu'il en a oublié son service à pique-nique en argent massif.

— Un service à pique-nique ? Monsieur pique-niquait pendant que ses hommes se faisaient massacrer ?

— Mais oui, bien sûr.

Roger découvrit qu'il aimait bien jouer l'Écossais pour Brianna. Généralement, il prenait soin de s'exprimer dans le plus pur accent londonien en usage à Oxford, mais aujourd'hui, il laissait ses intonations écossaises refaire surface pour le simple plaisir de voir Brianna sourire chaque fois qu'elle les reconnaissait.

— Savez-vous pourquoi on l'appelle « Bonnie Prince Charlie » ? Les Anglais croient toujours que c'était un surnom affectueux que lui avaient donné ses hommes pour lui témoigner leur affection.

— Et ce n'était pas le cas ?

— Pas du tout. Ses hommes l'appelaient Prince *Tcharlach*, expliqua-t-il en articulant lentement, ce qui est l'équivalent de Charles en gaélique. *Tcharlach mac Seamus*, « Charles, fils de James ». C'est plutôt formel et déférent. En fait *Tcharlach* sonne comme Charlie en anglais.

Brianna sourit.

— Alors, il n'a jamais été le « Bonnie Prince Charlie » ?

— Pas de son vivant en tout cas. C'est une de ces petites réécritures de l'Histoire qui finissent par passer à la postérité. Il y en a beaucoup.

— Mais vous, vous n'êtes pas historien ? le taquina Brianna.

— Si, c'est pour ça que je les connais.

Ils se promenèrent lentement sur les sentiers de gravier qui sillonnaient le champ de bataille. Roger lui indiquait ici et là les positions des différents régiments qui s'étaient affrontés, le déroulement du combat, et lui rapportait des anecdotes sur leurs chefs.

Bientôt, le vent tomba et un silence solennel descendit sur la lande. Peu à peu, leur conversation s'amenuisa à son tour. Ils n'échangeaient plus que quelques paroles de temps en temps, parlaient à voix basse, presque en chuchotant. Un ciel bas et parfaitement gris s'étendait d'un bout à l'autre de l'horizon, étouffant les couleurs et les bruits.

— Voici l'endroit qu'on appelle le « Puits de la mort », indiqua Roger en s'accroupissant devant une petite source.

Jaillissant d'une fente entre deux rochers, un mince filet d'eau se déversait dans une mare saumâtre d'à peine un mètre carré.

— Un des chefs highlanders est tombé ici. Ses hommes ont lavé son visage barbouillé de sang dans cette source. Et par là, on aperçoit les tombes des clans.

De grosses stèles en granit gris, arrondies par les intempéries et piquées de mousse, se dressaient un peu plus loin. Elles étaient simplement posées sur l'herbe, éparpillées en lisière de la lande. Chacune portait le nom du clan, rongé par le temps. Il y avait les MacGillivray, les MacDonald, les Fraser, les Grant, les Chisholm, les MacKenzie...

— Regardez ! dit doucement Brianna.

Elle indiquait l'une des stèles, au pied de laquelle on avait déposé un petit bouquet de branchages vert et gris où pointaient les premières fleurs de printemps.

— De la bruyère, expliqua Roger. C'est plus courant en été, quand elle est en fleur. On en voit alors des gerbes entières au pied de chaque tombe. Elle est violette, avec ici et là des taches blanches. Le blanc, c'est pour la chance et la royauté. C'était l'emblème de Charles-Édouard, avec la rose blanche des Stuarts.

Brianna s'agenouilla devant la stèle et effleura les feuilles du bout des doigts.

— Qui les met là ? demanda-t-elle.

— Des visiteurs, répondit Roger en se baissant à côté d'elle.

Il caressa l'inscription gravée dans la pierre : FRASER.

— ... les descendants de ceux qui sont morts ici, poursuivit-il, ou simplement ceux qui veulent honorer leur mémoire.

Elle lui lança un regard ironique, à travers les longues boucles qui lui balayaient le visage.

— Et vous, vous n'en avez jamais apporté ?

Il sourit et baissa les yeux sur ses mains qui se balançaient entre ses genoux.

— Si. Je sais que c'est sentimental, mais ça m'arrive.

Brianna se tourna vers le taillis de fleurs des landes qui bordait le sentier.

— Montrez-moi laquelle est la bruyère, demanda-t-elle.

Sur le chemin du retour, l'atmosphère mélancolique de Culloden se dissipa rapidement, faisant place au sentiment d'avoir partagé un moment d'intimité. Ils bavardèrent et rirent comme deux vieux amis.

— Quel dommage que Maman n'ait pas pu venir ! observa Brianna, tandis que l'Austin Morris tournait dans la rue du bed and breakfast de Mme Thomas.

Claire avait beau lui être très sympathique, Roger ne pouvait en dire autant. Il approuva d'un ton neutre et, quelques instants plus tard, demanda :

— Mais qu'a-t-elle au juste ? J'espère que ce n'est rien de grave.

— Oh, non, elle est juste un peu indisposée ; enfin, c'est ce qu'elle dit.

Brianna fronça les sourcils et, se tournant vers lui, posa une main sur sa cuisse. Il sentit ses muscles se tendre et ses oreilles se mirent à bourdonner, au point qu'il entendit à peine ce qu'elle lui disait.

— ... qu'elle raconte des histoires ? demandait-elle.

Se répondant à elle-même, elle fit non de la tête, agitant sa chevelure où brillaient des éclats cuivrés.

— Je ne sais pas, poursuivit-elle. Elle a l'air soucieux. Je ne pense pas qu'elle soit malade, mais quelque chose semble la hanter.

Roger sentit soudain son estomac se nouer.

— Mmm... fit-il. C'est peut-être son travail qui la préoccupe, quelque chose qu'elle aurait laissé en plan pour venir ici. Je suis sûr que tout rentrera bientôt dans l'ordre.

Brianna lui adressa un sourire reconnaissant et arrêta la voiture devant la maison de Mme Thomas.

— J'ai passé un excellent moment, Roger. Mais je ne vous ai pas été très utile pour le projet de Maman. Je ne peux pas vous aider avec des corvées plus lourdes ?

Une lueur d'espoir illumina aussitôt le regard de Roger.

— Puisque vous insistez, vous pourriez peut-être venir demain et m'aider à mettre de l'ordre dans les papiers du garage ? Si c'est une corvée que vous voulez, vous serez servie !

— Parfait ! lança Brianna.

Une fois sortie de la voiture, elle se pencha à la fenêtre et ajouta :

— Maman viendra peut-être nous aider.

Il sentit ses traits se figer, mais parvint à conserver un sourire aimable.

— Bien ! Très bien ! Je l'espère ! mentit-il.

Le lendemain, Brianna se présenta seule à sa porte.

— Maman est à la bibliothèque municipale, expliqua-t-elle. Elle recherche un nom dans les annuaires téléphoniques, quelqu'un qu'elle a connu autrefois.

Le cœur de Roger fit un bond. La veille au soir, il avait lui aussi vérifié les annuaires du révérend. Il y avait trois James Fraser dans la région et deux autres Fraser portant un autre prénom, mais avec l'initiale J pour leur deuxième nom de baptême.

— J'espère qu'elle trouvera ce qu'elle cherche, dit-il d'un ton neutre. Vous êtes sûre de vouloir m'aider ? Je vous préviens : la tâche qui nous attend est ennuyeuse à mourir et vous risquez de vous salir.

Brianna lui sourit, pas découragée le moins du monde.

— Je sais. Autrefois, j'aidais souvent mon père dans ses recherches. Je feuilletais des volumes entiers de vieux manuscrits

et cherchais des notes minuscules en bas des pages. Et puis, c'est le projet de Maman, je ne peux quand même pas vous laisser tout le sale boulot !

— Vous l'aurez voulu !

Il baissa les yeux vers sa chemise blanche et ajouta :

— Je monte me changer et on s'y met.

La porte du garage résista, gémit puis, résignée, s'ouvrit brusquement dans un grincement et un nuage de poussière.

Brianna agita une main devant elle en toussotant.

— Pouah ! Depuis combien de temps personne n'est entré dans cette pièce ?

— Des lustres, je suppose, répondit Roger d'un air absent.

Il balaya le garage du faisceau de sa torche électrique, illuminant brièvement des piles de cartons et de caisses en bois, des vieux coffres couverts d'étiquettes et des formes incertaines recouvertes de bâches. Ici et là, les pieds retournés de meubles perçaient la pénombre comme des squelettes de petits dinosaures qui referaient surface après un sommeil millénaire.

Il y avait une sorte de passage dans ce capharnaüm. Roger s'y engagea et disparut bientôt dans un tunnel d'ombre et de poussière. Brianna suivit sa progression grâce au halo de la torche qui avançait par petits bonds. Enfin, avec un cri de triomphe, il trouva une chaînette qui pendait du plafond et le garage fut soudain illuminé par l'éclat d'une ampoule nue.

Roger réapparut et lui prit la main.

— Par ici, indiqua-t-il. Il y a un espace vide à l'arrière.

Une vieille table en chêne massif était poussée contre le mur du fond. Elle avait dû autrefois trôner dans la salle à manger du révérend, avant d'être convertie en table de cuisine, puis en établi, avant de finir ses jours dans ce cimetière poussiéreux. Juste au-dessus se trouvait une petite lucarne couverte de toiles d'araignées, au travers de laquelle filtrait une faible lumière.

— On n'a qu'à se mettre au travail ici, proposa Roger.

Il extirpa un tabouret de la masse d'objets et l'épousseta galamment avec son mouchoir.

— Asseyez-vous. Je vais essayer d'ouvrir cette fenêtre, sinon on risque d'étouffer.

Brianna hocha la tête, mais au lieu de s'asseoir, elle commença à fouiller dans la pile la plus proche, et à lire les étiquettes sur certaines des boîtes.

— 1930-1933, annonça-t-elle. Et voilà 1942-1946. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Son journal, grogna Roger en tirant sur la lucarne comme un forcené. Celui de mon père... je veux dire, du révérend. Il a tenu un journal tout au long de sa vie. Il l'écrivait tous les soirs après le dîner.

— Il a dû s'en passer, des choses, dans sa vie ! dit Brianna en soupesant plusieurs boîtes.

Elle les mit de côté et inspecta le tas suivant.

— J'ai là une pile de boîtes portant des noms propres. *Kerse, Livingstone, Balnain*. Des paroissiens ?

— Non, des villages.

Roger s'interrompit un instant, pantelant. Il s'essuya le front, y laissant une grande traînée noire.

— Ce sont sans doute ses notes sur divers villages highlanders, expliqua-t-il. Certaines ont fini en bouquins, d'ailleurs. Vous en trouverez quelques-uns dans les boutiques pour touristes partout dans les Highlands.

Il se tourna vers un établi où étaient accrochés toutes sortes d'outils et choisit un gros tournevis pour se lancer de nouveau à l'assaut de la fenêtre.

— Cherchez les boîtes marquées *Registres paroissiaux* ou portant des noms de villages situés autour de Broch Tuarach.

— Mais je ne connais aucun des villages de cette région, indiqua Brianna.

— Ah, c'est vrai, j'oubliais !

Roger glissa la tête du tournevis sous la traverse de la fenêtre, faisant sauter des éclats de peinture.

— Cherchez Broch Mordha... euh... Mariannan et, ah, St. Kilda. Il y en a d'autres, mais ces derniers avaient tous des églises assez grandes qui ont été fermées ou démolies depuis.

Après avoir soulevé une grande bâche, Brianna fit un bond et poussa un petit cri.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'alarma Roger en pointant le tournevis devant lui.

— Je ne sais pas. Quelque chose a filé quand j'ai enlevé cette bâche.

Roger baissa son arme, soulagé.

— Ah, ce n'est que ça ! Sans doute une souris. Ou même un rat.

— Un rat ! Vous avez des rats ? glapit Brianna, affolée.

— J'espère que non, répondit Roger, sinon ils risquent d'avoir déjà rongé les documents que nous cherchons.

Il lui tendit la torche.

— Pointez-la dans les recoins sombres, ça vous évitera les mauvaises surprises.

Brianna prit la torche, tout en observant la pile de boîtes d'un œil soupçonneux.

— N'ayez pas peur, la rassura Roger. Vous voulez peut-être que je vous improvise une satire de rats ?

Le visage de Brianna s'illumina.

— Une satire de rats ? Qu'est-ce que c'est ?

Roger ne répondit pas tout de suite, absorbé par sa tâche. Il tira de toutes ses forces, sentant ses biceps gonfler et tendre le tissu de sa chemise. Enfin, la lucarne céda dans un couinement émouvant et s'entrouvrit de quelques centimètres, laissant un mince courant d'air s'engouffrer dans la pièce.

— Ouf, on respire enfin ! plaisanta-t-il en s'éventant de la main. Alors, on se met au travail ?

Elle lui rendit sa torche et recula d'un pas.

— Si vous alliez chercher les boîtes pendant que moi, je les trie ? proposa-t-elle. Et puis vous ne m'avez toujours pas expliqué ce qu'était une « satire de rats ».

— Poltronne ! lança-t-il en se penchant vers la pile de cartons. La satire de rats est une vieille coutume écossaise. Si vous avez des rats ou des souris dans la maison ou dans la grange, vous composez un poème, ou une chanson qui explique gentiment aux intrus à quel point ils sont mal tombés chez vous, alors que la nourriture abonde chez le voisin. Vous leur expliquez où aller, comment faire pour y arriver et, si la satire est assez convaincante, ils suivent votre conseil.

Il sortit une boîte sur laquelle était écrit : « Jacobites, divers » et la déposa sur la table en chantonnant :

*Messieurs les rats,
Vous êtes bien trop nombreux,
Pour manger tous à votre faim.
Il faut partir, il faut partir.*

*Allez donc voir chez mes charmants voisins ;
Les Campbell n'ont pas de vilain chat,
Et leurs choux poussent plus verts que les miens.*

*Allez donc vous remplir la panse,
Au lieu de grignoter mes bottes en caoutchouc.
Allez, messieurs les rats,
Vous remplir la panse ailleurs.*

Brianna esquissa une moue admirative.

— Vous venez de l'inventer ?

— Bien sûr, une bonne satire de rats doit toujours être improvisée. Après une telle performance, je suis sûr qu'il ne reste plus un seul rat à des kilomètres à la ronde.

— Tant mieux.

Brianna sortit un canif de sa poche et éventra le premier carton.

— Vous devriez venir dans notre bed and breakfast un de ces jours. Maman est persuadée qu'il y a des souris dans la salle de bains. Elle a retrouvé sa boîte à savon toute grignotée.

— J'ignore ce qu'il faut faire pour déloger une souris affamée au point de manger du savon. C'est sans doute au-delà de mes faibles talents.

Il extirpa un gros coussin de derrière une pile d'encyclopédies, le laissa tomber aux pieds de Brianna, puis s'agenouilla auprès d'elle.

— Vous n'avez qu'à vous charger des registres paroissiaux, proposait-il, ils sont plus faciles à déchiffrer.

Ils travaillèrent toute la matinée dans une atmosphère de joyeuse camaraderie, et tombèrent parfois sur des passages intéressants dans le journal du révérend : sa pêche d'un poisson argent dans le loch,

la description d'un orage... mais sans grande valeur dans la recherche qui les occupait.

— Il va bientôt falloir nous arrêter pour déjeuner, annonça-t-il soudain.

Il n'avait aucune envie de retourner dans la maison, à la merci de Fiona, mais il entendait l'estomac de Brianna se rebeller presque aussi bruyamment que le sien.

— D'accord. On reprendra après avoir mangé, déclara Brianna. Si on est encore en état de le faire.

Elle se leva et s'étira, ses poings fermés presque à hauteur des poutres du vieux garage. Elle s'essuya les mains sur son jean et se fraya un passage entre les caisses.

— Hé ! s'écria-t-elle en s'arrêtant net devant la porte.

Roger qui la suivait manqua de lui rentrer dedans.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Encore un rat ?

Les rayons de soleil faisaient danser des reflets cuivrés dans la tignasse rousse. Sa silhouette nimbée d'un halo doré accentuait ses traits fins et longilignes. Elle ressemblait à une icône médiévale : Notre Dame des Archives.

— Non, regardez ça, Roger !

Elle pointait le doigt vers un carton au centre d'une pile. Sur le côté, le révérend avait écrit de sa belle écriture couchée : *Randall*.

Roger se sentit à la fois excité et inquiet. La joie de Brianna, elle, n'était pas mitigée.

— Je suis sûre qu'on y trouvera ce qu'on cherche ! Maman a dit que Papa s'était lui aussi intéressé à ce projet. Il avait peut-être demandé au révérend de faire des recherches pour lui.

— Possible, admit Roger.

La vue du nom lui inspirait soudain une étrange angoisse. Il s'accroupit pour extirper la boîte.

— Rentrons. On y jettera un œil après le déjeuner.

La boîte, une fois ouverte dans le bureau du révérend, recelait tout un assortiment de paperasses : de vieilles photocopies de plusieurs registres paroissiaux, deux ou trois listes d'enrôlement dans l'armée, plusieurs lettres et papiers, un petit carnet relié en carton

gris, une liasse de photos jaunies aux bords racornis et un classeur rigide avec le nom « Randall » imprimé sur le dessus.

Brianna s'empara du classeur et l'ouvrit.

— Oh ! C'est l'arbre généalogique de Papa ! Regardez.

Elle le tendit à Roger. Il contenait deux épaisses feuilles de papier parcheminé, avec une liste de descendants inscrits soigneusement, verticalement et horizontalement. La première date était 1633, et les derniers noms, en bas de la seconde page, étaient : Frank Wolverton Randall, m. Claire Elizabeth Beauchamp, 1937.

— Il a été fait avant votre naissance, murmura Roger.

Brianna regarda par-dessus son épaule, tandis qu'il suivait les noms du doigt.

— Je l'ai déjà vu, annonça-t-elle. Papa en avait une copie dans son bureau. Il me la montrait sans arrêt. Mais sur la sienne, mon nom figurait tout en bas. Celle-ci doit être antérieure.

— Le révérend a sans doute recherché certains de ses parents, dit Roger en lui rendant le classeur.

Il prit d'autres papiers sur la table.

— Tenez, voilà un petit souvenir de famille.

Il lui montra un blason peint en haut d'une page.

— C'est une lettre de nomination à un poste de commandement dans l'armée, signée Sa Majesté le roi George II.

— George II ? Ouah là là ! Ça remonte avant la guerre de l'Indépendance !

— Bien avant. Elle est datée de 1735. Elle concerne un certain Jonathan Wolverton Randall. Ce nom vous dit quelque chose ?

— Oui. Papa en parlait de temps à autre. C'est l'un de ses ancêtres qu'il connaissait le mieux. Il était capitaine dans l'armée qui a combattu Bonnie Prince Charlie à Culloden.

Elle leva les yeux vers Roger.

— Je crois même qu'il y a été tué. Il ne serait pas enterré là-bas par hasard ?

— J'en doute. Ce sont les Anglais qui ont fait le ménage après la bataille. Ils ont renvoyé la plupart de leurs morts chez eux pour y être inhumés. Enfin, les officiers en tout cas.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus, car Fiona apparut sur le pas de la porte, brandissant son plumeau comme un étendard.

— Monsieur Wakefield, annonça-t-elle. L'homme qui devait venir chercher la camionnette du révérend est là, mais il ne peut pas la faire démarrer. Il demande si vous pourriez lui donner un coup de main.

Roger sursauta d'un air coupable. Il avait sorti la batterie pour la faire vérifier par le garagiste, puis l'avait oubliée sur le siège arrière de son Austin. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que la camionnette ne démarre pas.

— Il faut que j'aille m'en occuper, déclara-t-il à Brianna. J'ai peur que ça prenne un certain temps.

— Ce n'est pas grave, le rassura-t-elle avec un sourire. De toute façon, il faut que j'y aille moi aussi. Maman doit être rentrée. On avait pensé aller à Clava Cairns, si on en a le temps. Merci pour le déjeuner.

— Ça a été un plaisir pour moi... et pour Fiona.

Roger regrettait de ne pouvoir l'accompagner, mais le devoir l'appelait. Il lança un regard vers les papiers éparpillés sur la table. Il les rassembla et les remit dans la boîte.

— Tenez, prenez-la, ce sont les dossiers de votre famille. Ils intéresseront peut-être votre mère.

— Vous êtes sûr ? Merci beaucoup. Vous êtes vraiment sûr ?

— Absolument.

Il déposa délicatement l'arbre généalogique sur le haut de la pile.

— Oh, attendez ! se ravisa-t-il. Il y a peut-être une chose que je devrais garder.

Le coin du carnet gris dépassait sous la lettre de George II. Il l'extirpa et remit de l'ordre dans la boîte.

— C'est un des journaux intimes du révérend. Je ne sais pas ce qu'il faisait là-dedans, mais je ferais mieux de le mettre avec les autres. Les archives de la ville insistent pour avoir la collection complète.

Brianna s'apprêta à partir, la boîte serrée contre elle, puis elle hésita et se tourna vers lui :

— Vous... euh, vous voulez que je revienne ?

Roger lui sourit. Elle avait des toiles d'araignées dans les cheveux et une longue trace de poussière grise le long du nez.

— Rien ne me ferait plus plaisir. Alors... à demain ?

Le carnet du révérend ne cessa de trotter dans la tête de Roger pendant qu'il s'acharnait à faire démarrer la vieille camionnette, ainsi qu'un peu plus tard alors qu'il recevait l'antiquaire venu faire l'estimation des meubles anciens pour une prochaine vente aux enchères.

Voir ainsi partir une à une les affaires du révérend le remplissait de mélancolie et de nervosité. Après tout, c'était toute son enfance qu'il dispersait ainsi, même si ce n'était plus qu'un bric-à-brac inutile. Une fois attablé devant son dîner, il n'aurait pu dire si c'était la curiosité vis-à-vis des Randall ou simplement le besoin de recréer un lien avec l'homme qui lui avait servi de père depuis si longtemps qui l'incita à reprendre le carnet.

Le journal avait été méticuleusement tenu. Les lignes régulières d'encre noire enregistraient tous les principaux événements de la paroisse et de la communauté auxquelles le révérend avait appartenu pendant de longues années. L'odeur des pages flétries fit aussitôt revivre l'image du vieil homme, son crâne chauve dans le halo de sa lampe de bureau, sa silhouette familière quand il se penchait avec application sur ses notes.

— C'est une discipline, avait-il expliqué un jour à Roger. Il n'y a rien de tel que de se concentrer régulièrement sur une tâche qui met de l'ordre dans les idées. Les moines catholiques ont leurs services à heures fixes, les prêtres récitent leur bréviaire. Je crains de ne pas avoir ce qu'il faut pour ce genre de dévotion instantanée, mais écrire ce qui s'est passé dans la journée m'aide à éclaircir mon esprit. Après quoi, je peux faire mes prières l'âme tranquille.

L'âme tranquille. Roger aurait aimé pouvoir en dire autant, mais il n'avait pas eu un instant de tranquillité depuis qu'il avait lu les coupures de presse sur le bureau du révérend.

Il ouvrit le carnet au hasard et le feuilleta lentement en cherchant des yeux le nom de Randall. Les dates couvraient la période de janvier à juin 1948. Si ce qu'il avait dit à Brianna au sujet des archives de la ville était vrai, ce n'était pas la raison principale qui l'avait incité à conserver le journal. En mai 1948, Claire Randall était réapparue après sa mystérieuse absence. Le révérend avait bien connu les Randall. Un événement aussi sensationnel figurait certainement quelque part dans ses notes.

Effectivement, le 7 mai, le révérend avait écrit :

Visite à Frank Randall ce soir. Cette histoire avec sa femme, quelle affaire ! L'ai vue hier. Si fragile... et ce regard vide... Très mal à l'aise à côté d'elle. Pourtant elle s'est comportée parfaitement normalement.

Ce qu'elle a vécu aurait suffi à faire perdre la raison à plus d'un. Mais qu'a-t-elle vécu au juste ? Les ragots vont bon train. Cet imprudent de docteur Bartholomew a laissé filtrer qu'elle était enceinte. Pauvre Frank ! Et pauvre d'elle ! J'ai de la peine pour tous les deux.

Mme Graham est malade cette semaine... elle a bien choisi son moment : notre vente de charité a lieu la semaine prochaine et le porche croule sous les vieux vêtements...

Roger sauta rapidement quelques pages, cherchant une autre mention des Randall. Il la trouva un peu plus loin dans la même semaine.

10 mai. Frank Randall est venu dîner. Je fais de mon mieux pour me montrer en public avec lui et sa femme. Je passe une heure avec elle presque tous les jours. Elle m'inspire presque de la pitié. Le bruit court qu'elle a perdu la raison. Connaissant Claire Randall, je me demande si elle ne se sent pas plus offensée d'être crue folle qu'immorale. Mais faut-il obligatoirement que ce soit l'un ou l'autre ?

J'ai essayé à plusieurs reprises de la faire parler de ce qui lui est arrivé, mais elle ne veut rien dire. Elle parle tout à fait normalement de tout et de rien, mais j'ai toujours l'impression qu'elle est ailleurs.

Il faut que je pense à articuler mon sermon de dimanche autour des dangers du commérage, mais j'ai peur de ne faire qu'attirer encore plus l'attention sur cette triste affaire.

12 mai... Personne ne me fera croire que Claire Randall est folle. Bien sûr, j'ai entendu les bruits qui courent, mais je ne vois rien dans son comportement qui puisse les justifier.

Je crois qu'elle cache un terrible secret, et qu'elle est bien décidée à le garder. J'en ai discuté avec Frank, en prenant mille précautions. Il se tient sur ses gardes mais je suis certain qu'elle lui a dit quelque

chose. J'ai fait mon possible pour les convaincre que j'étais prêt à les aider, d'une manière ou d'une autre.

14 mai. Visite de Frank R. J'en suis encore perplexe. Il m'a demandé mon aide, mais je n'ai pas compris ce qu'il attendait de moi au juste. Cela semble pourtant très important pour lui. Il ne parle qu'à mots couverts, mais il est tendu comme un arc. J'ai peur que la corde cède tôt ou tard.

J'ai trouvé plusieurs détails intéressants sur Jonathan Randall, mais je ne vois vraiment pas le rapport avec les problèmes actuels des Randall! Quant à James Fraser, comme je l'ai annoncé à Frank, pas la moindre trace. Un vrai mystère.

Un vrai mystère, qui perdurait vingt ans plus tard. Qu'avait demandé Frank Randall au révérend ? Sans doute de faire des recherches sur Jonathan Randall et James Fraser. Ainsi, Claire avait parlé de ce Fraser à son mari. Lui avait-elle raconté toute la vérité ?

Quel pouvait être le lien entre un capitaine de dragons mort en 1746 à Culloden et l'homme dont le nom semblait inextricablement lié à la disparition de Claire Randall en 1945... et à la naissance de Brianna ?

Le reste du journal ne contenait que des événements habituels de la vie paroissiale : l'alcoolisme chronique de Derick Gowan et la découverte de son cadavre dans le Ness un jour de la fin mai ; le mariage précipité de Maggie Brown et de William Dundee, un mois avant le baptême de leur fille ; l'appendicectomie de Mme Graham et les tentatives du révérend pour endiguer le raz de marée de petits plats précuits envoyés par toutes ces dames de la paroisse, au grand bénéfice d'Herbert, le chien du révérend.

Au fil des pages, Roger se surprit à sourire, ému par l'intérêt sincère que portait le révérend à ses ouailles. À force de sauter de longs passages, il faillit rater la dernière mention de la demande de Frank Randall :

18 juin. Reçu une brève note de Frank Randall, m'informant que la santé de sa femme est préoccupante. Sa grossesse semble difficile et il me demande de prier pour eux.

Lui ai répondu que je pensais toujours à eux dans mes prières et que je leur souhaitais le meilleur, à lui et à son épouse. Lui ai également envoyé l'information que j'ai eu tant de mal à trouver. Je ne vois vraiment pas à quoi cela lui servira, mais c'est son affaire ! Lui ai mentionné la découverte surprenante de la tombe de Jonathan Randall à St. Kilda, et lui ai demandé s'il voulait que je prenne une photo de l'inscription sur la pierre tombale.

C'était tout. Après cela, il n'y avait plus aucune allusion aux Randall ni à James Fraser. Roger reposa le carnet et se massa les tempes. La lecture de la petite calligraphie couchée du révérend lui avait donné un léger mal de tête.

Mis à part la confirmation qu'un certain James Fraser était mêlé à cette affaire, le mystère restait impénétrable. Que diable venait faire Jonathan Randall dans cette histoire ? Et pourquoi cet homme était-il enterré dans un petit cimetière perdu d'Écosse ? St. Kilda n'était pas très loin de Culloden, mais pourquoi n'avait-il pas été expédié chez lui dans le Sussex ?

— Vous aurez encore besoin de moi ce soir, monsieur Wakefield ?

La voix de Fiona l'extirpa de ses méditations. Il se redressa en clignant des yeux. Elle se tenait devant lui, armée d'un balai et d'une peau de chamois.

— Quoi ? ... Euh, non. Non merci, Fiona. Mais qu'est-ce que vous faites à cette heure avec votre balai ? Ne me dites pas que vous êtes encore en train de faire le ménage !

— C'est que... c'est à cause des dames patronnesses. Vous leur avez dit qu'elles pouvaient tenir la réunion mensuelle de leur association ici demain. Vous vous rappelez ? J'ai pensé qu'il valait mieux que le presbytère soit impeccable.

Les dames patronnesses ? Roger frémit à la pensée de quarante matrones bon chic bon genre, débordantes de compassion, déferlant dans le presbytère dans une avalanche de tweed, de twin-sets et de perles de culture.

— Est-ce que vous prendrez le thé avec ces dames ? demanda Fiona. Le révérend le faisait toujours.

L'idée de se retrouver coincé entre Brianna et les dames de la paroisse fit frémir Roger.

— Euh... non, dit-il brusquement. J'ai... je suis pris toute la journée demain.

Sa main chercha le téléphone, à moitié enfoui sous les paperasses qui jonchaient le bureau.

— Excusez-moi, Fiona, il faut que je donne un coup de fil urgent.

Brianna revint dans la chambre avec un grand sourire énigmatique. Je levai le nez de mon bouquin et lui lançai un regard interrogateur.

— Un appel de Roger ? demandai-je.

— Comment tu as deviné ?

Elle resta interdite un moment, puis éclata de rire et ôta sa robe de chambre.

— C'est vrai que c'est le seul homme que je connaisse à Inverness.

— Je me doutais bien que ce n'était pas un de tes admirateurs appelant depuis Boston.

Je lançai un regard vers le réveil sur la table de nuit et ajoutai :

— À cette heure-ci, ils doivent tous être à leur entraînement de foot.

Brianna fit mine de ne pas avoir entendu et se glissa entre les draps.

— Roger demande si on veut l'accompagner demain dans un petit village appelé St. Kilda. Il dit qu'il y a une vieille église très intéressante.

— Oui, j'en ai déjà entendu parler, répondis-je en bâillant. Pourquoi pas ? J'emporterai ma presse à plantes. Je trouverai peut-être de la vesce couronnée. J'ai promis au docteur Abernathy de lui en rapporter pour ses recherches. Mais si on va passer la journée à patauger dans la boue en déchiffrant de vieilles pierres tombales, je ferai mieux d'éteindre. Rien n'est plus épuisant que de fouiller le passé.

Une brève lueur traversa le regard de Brianna. Elle sembla sur le point de dire quelque chose, puis se ravisa et se contenta de hocher la tête. Elle tendit le bras vers l'interrupteur, un sourire mystérieux au coin des lèvres.

Plongée dans le noir, je fixai le plafond, écoutant les froissements de draps dans le lit d'à côté s'espacer progressivement pour céder la place à une respiration lente et profonde. St. Kilda. Je connaissais ce nom. Je n'y étais jamais allée mais j'en avais entendu parler. Il y avait une vieille église, comme l'avait dit Brianna, abandonnée depuis longtemps et hors des sentiers touristiques. Seul un chercheur pouvait avoir de bonnes raisons de s'y rendre. Peut-être était-ce là l'occasion que j'attendais depuis longtemps.

Je serais seule avec Roger et Brianna, sans craindre d'être interrompue. Ce serait sans doute l'endroit idéal pour le leur dire, là-bas, parmi les morts de St. Kilda disparus depuis si longtemps. Roger n'avait pas encore découvert où se trouvaient les dépouilles des autres hommes de Lallybroch, mais j'étais désormais à peu près certaine qu'ils avaient quitté Culloden vivants et c'est tout ce que j'avais besoin de savoir. Je pouvais donc raconter à Brianna la fin de l'histoire.

Ma gorge se dessécha à l'idée de la confrontation qui allait suivre. Trouverais-je les mots justes ? Je tentai de visualiser la marche à suivre, ce que j'allais dire et comment ils allaient réagir. Plus que jamais, je regrettai que la promesse que j'avais faite à Frank m'ait empêchée d'écrire au révérend Wakefield. Autrement, Roger serait probablement déjà au courant. Ou peut-être pas. Rien ne disait que le révérend lui-même m'aurait crue.

Je me retournai dans mon lit, cherchant l'inspiration. Quand la fatigue l'emporta, je me mis sur le dos et fermai les yeux. Sans doute était-ce le fait d'avoir pensé au révérend car, juste avant de m'endormir, j'entendis encore sa voix murmurer à mes oreilles : *À chaque jour suffit sa peine. Il n'est nul besoin d'ajouter à nos tourments.*

Je me réveillai en sursaut au beau milieu de la nuit, les doigts crispés sur le bord des draps, le cœur battant comme un tambour.

La soie brûlante de ma chemise de nuit collait à ma peau. En baissant les yeux, j'aperçus la pointe de mes seins durs comme marbre qui étirait l'étoffe trempée par la transpiration. Des frissons agitaient encore mes mains et mes cuisses, comme les derniers sou-

bresauts d'un séisme intérieur. Je craignis d'avoir hurlé dans mon sommeil. Mais le souffle lent et régulier de Brianna me rassura.

Je laissai retomber ma tête sur l'oreiller avec un profond soupir, tentant de me calmer.

— Et merde !

Les effets secondaires d'un cycle de sommeil perturbé incluent la disparition des rêves cohérents. Pendant les années qui avaient suivi la naissance de Brianna, puis durant mon internat et mes nuits de garde, j'avais développé la faculté de m'endormir profondément dès que je m'allongeais. Mes rêves n'étaient alors que des fragments d'images qui se succédaient sans enchaînement logique tandis que mes synapses se rechargeaient en hâte en prévision d'un réveil toujours trop précoce.

Ces dernières années, j'avais retrouvé un rythme de vie plus normal, et je m'étais remise à rêver vraiment. C'étaient des songes d'une grande banalité, parfois cauchemardesques : de longues séquences d'images, une errance dans les bois sombres de la conscience. J'étais habituée à ce genre de rêves. Ils étaient fréquents dans ces cas qu'on appelle par euphémisme « des états de privation ».

Mes rêves me venaient généralement dans un flottement, doux comme la caresse de draps en satin. Et s'ils me réveillaient, je me rendormais aussitôt, avec un vague souvenir qui ne survivait pas au matin suivant.

Mais cette fois, c'était différent. Je ne me souvenais pas de grand-chose, mais j'avais une vague impression de mains qui m'agrippaient, brutales, insistantes, contraignantes. Une voix, presque un cri, résonnait encore à mes oreilles, rythmée par les battements de mon cœur.

Je posai une main sur mon sein et comptai les pulsations ; sous la soie, je sentais la chaleur et la douceur de ma peau. La respiration de Brianna se transforma en un léger ronflement, puis retrouva sa cadence régulière. Je me souvins d'avoir souvent guetté ce bruit lorsqu'elle était petite : le lent souffle réconfortant d'un enfant qui dort, régulier comme un cœur qui bat.

Sous la soie rose de ma chemise de nuit, de la couleur d'une joue de bébé, les battements de mon propre cœur ralentissaient.

Lorsqu'on allaite son nourrisson, la courbe de son crâne reproduit exactement celle du sein qu'il tète, le prolongement parfait de ce corps dont il est issu.

La peau du bébé, douce comme un pétale de rose, invite la main à la caresser. Ses joues sont molles comme de la gelée de groseille, ses petits doigts sont souples, ses articulations semblent faites de caoutchouc. Quand on l'embrasse avec passion, les lèvres ne rencontrent jamais une surface dure. On le presse contre soi, et il se dégonfle comme s'il s'apprêtait à retourner dans notre corps.

À mesure que l'on observe avec amour son enfant grandir, on sent cette douceur s'intérioriser. Dès le début, il y a ce petit éclat d'acier en lui, cette chose qui dit « Je suis » et qui forme sa personnalité.

La deuxième année, les os durcissent et l'enfant se tient droit. Son crâne solidifié protège le noyau tendre à l'intérieur. Et le « Je suis » grandit lui aussi. En regardant attentivement son bébé, on peut presque le voir briller sous la peau diaphane.

L'ossature du visage affleure vers six ans et l'âme, à l'intérieur, est fixée à sept. L'ossification se poursuit pour atteindre sa pleine croissance au moment de l'adolescence, quand l'ensemble du noyau tendre est alors bien enfoui sous les couches nacrées des nombreuses personnalités que les adolescents empruntent à tour de rôle.

Les années suivantes, la dureté s'étend vers l'intérieur, tandis que chacun découvre et fixe les facettes de son âme, jusqu'à ce que le « Je suis » soit figé, délicat et précis, comme un insecte fossilisé, retenu prisonnier dans un éclat d'ambre.

Je croyais avoir dépassé cette phase depuis longtemps, mon noyau tendre ayant fondu à mesure que j'approchais de l'âge mûr. Mais la mort de Frank avait fissuré ma carapace. Les craquelures s'écartaient de plus en plus et je ne parvenais plus à les colmater en faisant mine de rien. J'avais amené ma fille en Écosse, elle dont les os étaient durs comme les falaises escarpées des Highlands, dans l'espoir que son enveloppe serait suffisamment résistante pour supporter le choc, mais que son âme tendre me serait encore accessible.

Ma carapace avait volé en éclats et plus rien ne protégeait mon noyau tendre. Je ne savais plus ce que j'étais ni ce que ma fille deviendrait. Je savais uniquement ce que je devais faire.

Car j'étais revenue, et les rêves étaient réapparus, comme la brise fraîche des Highlands. La voix de mon rêve résonnait dans mes oreilles et dans mon cœur.

Elle me disait : « Tu es à moi ! À moi ! Et je ne te laisserai plus m'abandonner. »

Le tendre époux de Claire

LE CIMETIÈRE DE ST. KILDA s'étirait paisiblement sous le soleil. Par quelque aberration géologique, il occupait une terrasse naturelle creusée dans le flanc d'une colline escarpée, qui formait un plateau irrégulier tout en bosses et en creux, si bien que la moitié des pierres tombales disparaissaient dans de petites dépressions. L'instabilité du terrain avait fait bouger la plupart d'entre elles et celles qui n'étaient pas couchées sur le dos, envahies par de hautes herbes, penchaient comme des ivrognes.

— Il n'est pas très bien entretenu, s'excusa Roger d'un air navré.

Ils s'arrêtèrent devant la grille et contemplèrent les stèles rongées par le temps, à l'ombre d'un écran de cyprès géants qui les protégeait du vent du nord.

— Autrefois, mon père réunissait plusieurs hommes de la paroisse, une ou deux fois par an, pour remettre un peu d'ordre, mais j'ai bien peur que cet endroit ne soit désormais laissé à l'abandon.

Il testa la solidité du vieux portail rouillé. Le loquet céda aussitôt et se balança au bout du seul clou qui le tenait encore en place.

— C'est charmant, si pittoresque ! s'enthousiasma Brianna en pénétrant dans le vieux cimetière. Il est très vieux, n'est-ce pas ?

— D'après mon père, l'église attenante a été bâtie sur le site d'une chapelle très ancienne, peut-être même d'un temple romain, ce qui explique qu'il soit situé si loin de tout. L'un de ses amis

d'Oxford menaçait régulièrement de venir y faire des fouilles mais, naturellement, les autorités ecclésiastiques ne lui ont jamais accordé les autorisations nécessaires, même si l'endroit est abandonné depuis des années.

— Il faut dire que c'est une sacrée grimpette pour arriver jusqu'ici ! souffla Brianna. Mais ça en vaut la peine !

Elle s'éventa avec son guide, les joues rosies par l'air frais et l'exercice.

La façade de l'église était particulièrement admirable. Elle avait été partiellement construite dans une ouverture naturelle de la paroi rocheuse. Les interstices entre les pierres et les poutres avaient été comblés avec de la tourbe et de la boue, de sorte que l'édifice semblait faire partie intégrante de la falaise. Le tympan, au-dessus du portail, et les trumeaux portaient des inscriptions anciennes, certaines chrétiennes, d'autres, plus vieilles encore, manifestement païennes.

Brianna montra du doigt le cimetière qui s'étendait de l'autre côté de la grille.

— La tombe de Jonathan Randall est par là ? C'est Maman qui va être surprise !

— Je l'espère ! Je ne l'ai pas encore vue, moi non plus.

Il espérait que la surprise en question serait bonne. Lorsqu'il avait prudemment fait allusion à la sépulture du capitaine la veille au soir au téléphone, Brianna avait paru enthousiaste.

— Papa m'a tellement parlé de lui ! déclara Brianna. Je crois qu'il l'admirait beaucoup. Ce devait être un bon soldat. Papa avait retrouvé un tas de citations militaires et de médailles qu'il avait reçues.

— Vraiment ?

Roger lança un regard par-dessus son épaule, cherchant Claire.

— Vous êtes sûre que votre mère n'a pas besoin d'aide avec cette presse à plantes ?

Brianna fit non de la tête.

— Elle vient de repérer une herbe sur le bord de la route et n'a pas pu résister. Elle nous rejoindra dans un instant.

L'endroit était silencieux. Même les oiseaux se taisaient à l'approche de midi. Les sapins sombres qui bordaient le plateau

étaient parfaitement immobiles. Aucun amas de terre fraîchement retournée, aucune gerbe de plastique ne venait perturber le repos de ces hommes et de ces femmes désormais à l'abri des vicissitudes humaines. Il ne restait que les stèles recouvertes de mousse pour témoigner de leur existence, unique trace d'humanité dans ces hauteurs désolées.

Les trois visiteurs avançaient lentement, chacun de son côté, tête baissée, tentant de déchiffrer les inscriptions des pierres tombales. Roger et Brianna s'arrêtaient de temps en temps pour lire une épitaphe à voix haute. Claire, elle, se baissait parfois pour cueillir une fleur ou déterrer une racine.

Roger, accroupi devant une stèle, fit signe à Brianna de s'approcher.

— *Approchez, lisez et découvrez-vous humblement*, lut-elle à voix haute, *ci-gît Bailie William Watson, renommé pour sa pensée profonde et sa modération dans la boisson*. Pas de dates. À quelle époque vivait donc ce William Watson ?

— Sans doute au XVIII^e siècle, répondit Roger. Les tombes du XVII^e sont trop abîmées pour être lisibles et personne n'a été enterré ici depuis deux cents ans. La dernière messe a été célébrée dans l'église en 1800.

Quelques minutes plus tard, Brianna poussa un cri de victoire.

— C'est ici, je l'ai trouvé ! s'écria-t-elle.

Elle agita les bras pour attirer l'attention de sa mère qui s'était éloignée à l'autre bout du cimetière et examinait une branche d'un air perplexe.

Claire répondit d'un signe de la main et revint vers eux, en contournant les tombes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Je crois bien, répondit Roger en s'écartant pour lui céder la place devant la stèle. Ce nom vous dit quelque chose ?

Claire lut l'inscription et blêmit, écrasant convulsivement dans sa main la plante qu'elle venait de cueillir.

— Nom de Dieu ! lâcha-t-elle.

Interdit, Roger la dévisagea bouche bée.

— Madame Randall... Claire... quelque chose ne va pas ?

Elle semblait ne pas l'avoir entendu. Ses yeux d'ambre fixaient le vide. Puis, avec un sursaut, elle se ressaisit et redressa la tête. Elle était encore livide, mais paraissait avoir repris le contrôle d'elle-même.

— Ça va... ça va, merci, marmonna-t-elle.

Elle s'agenouilla devant la stèle et caressa du doigt l'épithaphe, lisant à voix haute comme s'il s'agissait d'une écriture en braille.

— *Jonathan Wolverton Randall. 1705-1746.* Je te l'avais dit ! Salaud, je te l'avais dit !

Sa voix, morne et désincarnée quelques secondes plus tôt, vibrait soudain d'émotion.

— Maman, enfin ! Qu'est-ce qui te prend ? s'alarma Brianna en la tirant par le bras.

Une ombre traversa le regard de Claire. Elle parut se souvenir de la présence des deux jeunes gens qui la regardaient, éberlués, et la rage contenue qui avait si brutalement jailli des profondeurs de son âme s'éteignit aussitôt. Elle esquissa un petit sourire machinal et hocha la tête.

— Oui, oui, bien sûr, je vais bien.

Elle ouvrit la main et le fragment de plante écrasée tomba au sol.

— Je pensais bien que tu serais surprise, dit Brianna, mais à ce point ! Ce n'est pas l'ancêtre de Papa ? Celui qui est mort à Cullo-den ?

Claire baissa les yeux vers la stèle.

— Oui, c'est lui. J'espère qu'il est bien mort, cette fois !

Roger et Brianna échangèrent un regard inquiet. Se sentant légèrement coupable, Roger posa une main sur l'épaule de Claire.

— Il fait très chaud, dit-il sur un ton qu'il espérait le plus neutre possible. On devrait peut-être entrer dans l'église, il y fera plus frais. Il y a d'intéressants bas-reliefs dans le baptistère, qui valent le coup d'œil.

Claire lui sourit. Un vrai sourire cette fois, un peu las mais sincère.

— Allez-y, conseilla-t-elle en incluant Brianna dans son regard. J'ai besoin d'un peu d'air. Je vais rester ici quelques minutes.

— Je reste avec toi, rétorqua Brianna, visiblement peu rassurée à l'idée de laisser sa mère seule.

Mais, outre ses esprits, Claire semblait avoir retrouvé toute son autorité.

— C'est ridicule, dit-elle vivement. Je vais parfaitement bien. Je vais m'asseoir à l'ombre de ce grand arbre là-bas. Allez donc visiter l'église ; je voudrais me reposer un peu.

Ces dernières paroles étaient adressées à Roger qui ouvrait déjà la bouche pour protester.

Claire ne leur laissa pas le temps d'insister et se dirigea d'un pas ferme vers les arbres qui bordaient le cimetière. Brianna hésita et fit mine de lui emboîter le pas, mais Roger la retint par le bras.

— Il vaut mieux la laisser seule, murmura-t-il. Après tout, elle est médecin, non ? Elle sait ce qu'il lui faut.

— Mmm... sans doute, convint Brianna.

Après un dernier regard à sa mère, elle se laissa entraîner vers l'église.

De l'intérieur de l'église, il ne restait presque rien : le parquet en bois et les fonts baptismaux, laissés sur place uniquement parce que trop massifs pour être enlevés. Le bassin, peu profond, avait été creusé dans une corniche naturelle de la paroi rocheuse qui s'étirait sur tout le flanc du bâtiment. Au-dessus, les traits sculptés de sainte Kilda étaient tournés vers les cieux dans une expression implorante.

— À l'origine, ce devait être une divinité païenne, expliqua Roger en suivant les contours du visage d'un doigt. On peut voir ici comment on a rajouté un voile et une guimpe, sans parler des retouches faites au regard.

— On dirait qu'elle a les yeux pochés, commenta Brianna.

Elle roula des yeux vers le ciel en imitant la sainte.

— Qu'est ce que c'est que cette incision ? demanda-t-elle un peu plus loin. On dirait les mêmes motifs que ceux des monuments pictes¹ à la sortie de Clava.

1. Premiers habitants du nord de la Grande-Bretagne dont le nom est la traduction du terme *brith*, peint. Les Scots, leurs voisins et compagnons de guerre contre les Romains, finirent par dominer les Pictes et les refoulèrent dans les montagnes d'Écosse (839). (N.d.T.)

Ils firent lentement le tour de l'église poussiéreuse, examinèrent les inscriptions gravées dans la pierre et les petits ex-voto en bois enchâssés dans les murs par des paroissiens, disparus depuis longtemps, à la mémoire d'ancêtres disparus depuis plus longtemps encore. Ils parlaient doucement, une oreille tendue vers l'extérieur au cas où Claire appellerait. Mais tout était paisible et ils commencèrent à se détendre.

Roger suivit Brianna dans le chœur, le regard fixé sur les longues mèches bouclées qui cascadaient sur ses épaules.

Ils s'arrêtèrent devant la simple estrade en bois percée d'un trou où l'autel avait dû se trouver autrefois. Roger sentit un petit frisson lui parcourir la colonne vertébrale en sentant le parfum de Brianna, si près de lui.

Le vaste espace vide semblait amplifier encore son émotion. Il espérait qu'elle ne pouvait entendre les battements de son cœur. Après tout, ils ne se connaissaient que depuis une semaine et n'avaient jusque-là échangé que des banalités. S'il lui avouait soudain ses sentiments, elle serait sans doute prise de court, voire effrayée. Pire encore, elle risquait de pouffer de rire.

Cependant, lorsqu'il osa enfin lever les yeux vers elle, elle était calme et sérieuse. Était-ce d'avoir vu son propre reflet au fond du regard bleu nuit ? Ou bien une lueur accueillante dans le regard de la jeune fille ? Il tendit les bras vers elle sans plus se poser de questions et l'embrassa.

Leur baiser fut bref et légèrement formel, comme deux jeunes mariés qui scellent leur union devant monsieur le maire. Pourtant, il était chargé d'émotion et de promesses.

Roger la relâcha, mais la chaleur de Brianna s'attarda dans ses mains, ses lèvres et son corps, et il eut l'impression de la tenir encore dans ses bras. Ils restèrent un moment sans rien dire, souffles mêlés, puis elle recula d'un pas. Il referma les mains, comme pour retenir dans le creux de ses paumes le souvenir du contact de sa peau.

L'atmosphère hors du temps qui régnait dans l'église s'effrita brusquement. Les échos d'un cri strident dispersèrent les particules de poussière. Roger fut dehors en un clin d'œil. Il fila à toutes jambes vers les arbres, et repoussa les branchages devant lui sans



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 8 septembre 2014.

Dépôt légal septembre 2014.
EAN 9782290098493
OTP L21EDDN000373N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion